

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# FLEURANGE.

---

## L'ÉPREUVE

XXV

(Suite)

Fleurange hésita un moment ; puis elle suivit son impulsion naturelle. Cette impulsion était toujours droite et courageuse. Elle entra résolûment dans le salon par la fenêtre de la terrasse, et lorsque la princesse leva la tête, elle vit debout devant elle la jeune fille, couverte de son burnous blanc, son bouquet à la main.

Quoique la princesse l'attendît, cette soudaine apparition la surprit à un tel point, qu'elle la regarda un instant sans parler, comme si c'eût été une vision surnaturelle. Mais ce ne fut qu'un instant. Fleurange s'aperçut que l'emportement, comprimé devant son fils, allait maintenant éclater.

Les larmes de la princesse s'étaient arrêtées, et ses yeux exprimaient à la fois le courroux et le dédain. Elle se leva vivement, et de dures paroles allaient seconder le geste impérieux par lequel de l'une de ses mains elle désignait la porte ; déjà même, l'autre main se posait rudement sur l'épaule de la jeune fille, lorsque, sans arrogance et sans peur, celle-ci la regarda en face.

L'expression des grands yeux de Fleurange était telle alors, qu'on n'eût pu la comparer qu'à celle de ces regards doués d'une vertu magnétique qui domptent parfois, dit-on, la fureur des êtres sans raison. Aucune parole n'aurait pu exprimer à ce point l'intégrité

et la pureté de son âme. A travers tous ses défauts, la noblesse qui existait dans celle de la princesse s'émut à ce regard et y répondit. Ses yeux se détournèrent, elle retomba assise sur sa chaise longue ; et elle laissa Fleurange s'emparer sans résistance de ces deux mains dont le geste était tout à l'heure si menaçant. Elle les tint quelques instants serrées dans les siennes : il y eut un grand silence.

Enfin d'une voix calme et douce :

—Princesse, dit Fleurange, j'étais sur cette terrasse, et j'ai tout entendu.

Un nouvel éclair d'indignation se réveilla dans le regard de sa maîtresse, et sa bouche reprit l'expression du dédain.

Le visage de la jeune fille se colora légèrement.

—Vous pensez bien, poursuivit-elle, que je n'y étais pas venue dans l'intention d'écouter. Mais, ayant entendu mon nom, j'y suis demeurée. C'est une faute, je le sais, mais le temps et la réflexion m'ont manqué pour la prévenir. Pardonnez-la-moi, et pardonnez-moi aussi, ajouta-t-elle, d'une voix plus troublée, le déplaisir d'un instant que le comte Georges vient de vous causer à mon sujet.

—Le déplaisir d'un instant ! répéta la princesse d'une voix froide et ironique.

—Du moins, continua Fleurange, vous n'aurez eu qu'un instant celui de penser que cette idée, cette folie..., enfin, que ce que vous venez d'entendre, fût assez sérieux pour pouvoir vous inquiéter ou vous affliger.

—Gabrielle !

— Laissez-moi parler, princesse, vous me répondrez ensuite. Mon cœur est rempli pour vous de tant de reconnaissance...

— Ne me parlez pas de votre reconnaissance, s'écria la princesse, en l'interrompant et en éclatant de nouveau ; c'est précisément parce que je m'y croyais quelques droits que je me sens si profondément blessée, et qu'après vous avoir beaucoup aimée, je suis tentée de vous haïr ; c'est votre perfidie, c'est votre ingratitude...

— Je ne suis ni perfide, ni ingrate, dit Fleurange en pâlisant, laissez-moi vous le prouver ; je vous le demande pour vous-même plus encore que pour moi.

La princesse se calma de nouveau comme apaisée par cette douce voix, et sembla se résigner à la laisser dire ; elle appuya sa tête sur sa main, et l'écouta quelques instants sans changer d'attitude.

—Non, répéta Fleurange, je ne suis ni perfide, ni ingrate, et pour vous épargner ce chagrin ou tout autre, Dieu sait ce que je serais prête à souffrir !... J'avais d'abord pensé, continua-t-elle, à m'en aller tout à l'heure, à fuir, à vous délivrer de ma présence et de l'inquiétude qu'elle pouvait vous causer. Mais, princesse, il

faut faire mieux que cela. Il faut qu'il m'oublie. Par conséquent, il ne faut pas que je disparaisse ainsi d'une façon romanesque.

—Que voulez-vous dire ? dit la princesse avec surprise.

—Qu'il faut que je parte, mais non pas d'une manière qui lui donne l'envie de me poursuivre. Moins il s'obstinera par esprit d'opposition, plus mon souvenir s'effacera vite de sa mémoire.

—Vous le connaissez bien, dit la princesse de plus en plus étonnée, et vous en parlez bien froidement, ajouta-elle. Vous ne l'aimez donc pas du tout, ce pauvre Georges ?

Et cette mère, tout à l'heure si irritée de la présomption de sa protégée, semblait maintenant prête à se fâcher de son indifférence.

Une vive et soudaine rougeur se répandit sur le visage de Fleurange ; de grosses larmes lui vinrent aux yeux :

—Je ne l'aime pas !... O mon Dieu ! mon Dieu ! murmura-t-elle d'une voix étouffée, ayez pitié de mon pauvre cœur !

Mais elle reprit presque aussitôt son empire sur elle-même, tandis que la princesse, plus émue qu'elle ne voulait le paraître, devenait attentive et apercevait enfin de quelle importance pouvait être pour elle ce qu'elle allait entendre.

Fleurange alors expliqua rapidement son dessein : c'était le même qu'elle avait formé une heure auparavant chez sa cousine ; seulement alors, elle voulait encore cacher à la princesse le motif et la durée de son absence. Tout devenait maintenant plus facile : elle partirait avec les Steinberg pour Pérouse. De là elle trouverait un prétexte pour prolonger son absence. L'important était seulement que la princesse eût l'air de compter sur son retour, et surtout qu'elle ne témoignât aucune inquiétude sur la fidélité de son fils à tenir sa promesse.

—Cette promesse, — poursuivit Fleurange, non sans l'accent d'une juste fierté, — j'ose dire que M. le comte Georges, en la mettant sous la garde de ma volonté, avait raison de juger qu'elle serait bien gardée.

A mesure qu'elle parlait, tout le ressentiment de la princesse s'évanouissait et peu à peu se transformait en reconnaissance exaltée. Telle que Fleurange était là devant ses yeux, elle comprit que si elle avait voulu abuser ou seulement user de son ascendant, aucun respect filial n'eût suffi pour ramener Georges à la soumission, aucune autorité maternelle n'eût réussi à l'y contraindre. Quoi qu'il lui en coûtât de le reconnaître, elle ne pouvait donc se dissimuler que si cette double blessure était épargnée à son orgueil et à sa tendresse, elle le devait, non-seulement au désintéressement généreux de celle qu'elle venait de traiter avec tant de hauteur,

mais aussi à sa droite intelligence. Oui, elle avait eu parfaitement raison de penser qu'il ne lui suffisait pas de disparaître, de quitter Georges, de lui être pour ainsi dire soudainement enlevée. La princesse, mieux qu'une autre, savait jusqu'à quel degré de ténacité, ce genre de contradiction pouvait conduire son fils, et c'était précisément cette connaissance de son caractère qui, seule, tout à l'heure, lui avait donné la force de se maîtriser devant lui. Les moyens suggérés par Fleurange étaient donc les meilleurs, et grâce à eux, l'avenir pouvait être sauvé. La mobilité de Georges était grande, la princesse en espérait beaucoup, pourvu que, d'une part, il fût soustrait au charme dangereux de la présence de Fleurange, et que, de l'autre, le prestige d'un grand obstacle à vaincre cessât en apparence de s'élever entre eux. Rien en effet n'était plus habile que le conseil donné contre elle-même par la jeune fille. La femme du monde le comprit et lui en sut gré. Elle voyait apparaître de nouveau le but auquel elle avait tendu toute sa vie, et, dans l'espoir de l'atteindre, elle acceptait sans remords la nécessité de fouler aux pieds le noble cœur qui s'immolait ainsi ; disons même que, si quelque chose la préoccupait en dehors du péril présent, ce n'était pas la vie brisée de Gabrielle, mais bien les habitudes de sa propre vie dérangées, et son bien-être troublé par ce malheureux incident. Néanmoins, au moment où elles se séparèrent, à la fin de ce long entretien, la princesse serra Fleurange dans ses bras avec une tendresse expansive, et pour un moment celle-ci se sentit presque complètement heureuse. Elle avait en horreur toute dissimulation, et le grand pas qu'elle venait de faire dans la voie de la plus courageuse franchise semblait avoir allégé son cœur.

Elle était encore dans cet état de satisfaction, un peu exaltée, qui suit l'accomplissement d'un grand effort, lorsqu'en rentrant dans sa chambre, elle jeta sur la table le bouquet qu'elle tenait encore à la main. En ce moment un papier qu'elle n'avait point aperçu jusque-là s'en détacha et tomba par terre ; elle le ramassa avec quelque surprise, l'ouvrit machinalement, vit une écriture inconnue, et lut, d'abord sans comprendre :

— “ Vivre sans pouvoir réparer ; souffrir sans pouvoir expier : ce supplice appartient-il à la terre ou à l'enfer ? Non loin de vous, un homme vit et souffre ainsi : *vous qui priez, priez pour lui !* ”

Fleurange lut et relut deux ou trois fois ces mots sans y attacher aucun sens ; tout d'un coup, elle tressaillit, et un vif tremblement la saisit. Ces derniers mots étaient le refrain d'une romance, chantée pendant une des soirées de la vieille maison, en présence du

seul homme au monde qui pût s'appliquer les autres paroles qu'elle venait de lire.

Mais se pouvait-il, grand Dieu ! que ce fût lui ! Se pouvait-il que ce fût Félix, son coupable et malheureux cousin, qui les eût écrites ? lui, qui ce soir-là même les eût placées dans ce bouquet ? Était-ce sa main qui le lui avait jeté ?

A cette pensée, elle frissonna comme si l'ombre d'un mort eût passé près d'elle.

Était-ce une simple mystification ? L'histoire de la ruine des Dornthal n'était pas ignorée de tout le monde, à Florence. Quelqu'un avait-il voulu l'effrayer ou l'intriguer ? Elle se perdait en conjectures sur ce nouvel incident.

Comment sortir de ce doute ? comment même en parler sans réveiller un odieux souvenir, ou faire une révélation pénible ?

Elle se souvint enfin de la présence de Julian à Florence et cette pensée la tranquillisa ; Julian l'aiderait à découvrir la vérité et mieux qu'un autre, il saurait éviter de nuire par ses recherches au malheureux qui peut-être en ce moment cachait près d'eux sa vie flétrie et déshonorée.

## XXVI

Si, la veille, on eût prédit à la princesse Catherine que sa charmante compagne allait lui être enlevée, cette nouvelle eût peut-être suffi pour la faire retomber dans l'état alarmant, dont, grâce à ses soins, elle sortait à peine. Mais un intérêt plus puissant que son goût pour Gabrielle était en ce moment en jeu, et son égoïsme lui-même s'effaçait, ou plutôt se transformait, en présence du danger qu'elle se reprochait de n'avoir pas reconnu plus tôt et qui menaçait une partie essentielle de son bonheur, ainsi que l'accomplissement de l'un de ses vœux les plus chers.

Il faut reconnaître, pour ne point faire tort à la princesse, que ce vœu était sage et que, dans son obstination à le poursuivre, elle faisait preuve de véritable clairvoyance maternelle autant que d'ambition mondaine. Il faut dire en outre que le dessein en question se rattachait à la volonté, presque sacrée à ses yeux, de l'époux adoré de sa jeunesse, dont le souvenir planait toujours sur ce passé lointain où la vie à son début était pour elle plus simple, meilleure, et promettait d'être toute autre que ne l'avaient faite les années suivantes. Plus tard, lorsque veuve, belle, riche et jeune encore, elle avait paru dans le grand monde de Pétersbourg, elle n'avait plus d'autre guide qu'elle-même et, contre les penchants d'une nature

frivole et légère, il n'existait plus alors d'autre frein que son orgueil. Au milieu de tous les enivrements de cette seconde époque, elle avait cependant respecté la limite au delà de laquelle la considération du grand monde lui-même s'altère, et, tout en accordant encore la flatterie et l'encens, refuse le respect. Cette limite, elle avait été surtout préservée du danger de la franchir par cet orgueil. (trait dominant de son caractère) qui cherchait avant tout et partout la place la plus haute, et qui, après avoir conservé à sa vie une sorte de dignité, la guida seule dans le choix d'un second époux. Elle se crut heureuse alors, ayant atteint le faite du rang, des honneurs et de la fortune, mais elle s'aperçut vite qu'elle payait ces avantages trop cher ; et peut-être eût-elle plus mal supporté l'épreuve d'une union mal assortie, que celle de l'indépendance qui l'avait précédée, si, au bout de deux ans, la mort ne lui avait rendu cette indépendance pour la seconde fois.

A dater de cette époque, rien ne vint plus troubler le cours brillant et prospère d'une vie où, en dépit d'instincts généreux et d'un esprit assez cultivé, tout était frivole, hormis sa tendresse pour son fils. Mais cette tendresse elle-même, quelque vive et passionnée qu'elle fût, manquait de ce qui donne à celle d'une mère la majesté de l'autorité. Ce charmant enfant qui, dès ses plus jeunes années, possédait tout ce que la nature la plus expansive peut donner de grâce et d'attrait à un esprit rare et à une rare beauté, satisfaisait, cet orgueil maternel qui, chez les natures orgueilleuses, est le plus puissant de tous. La princesse, fière de son bel enfant, ne s'apercevait pas qu'elle était adorée, mais qu'elle n'était point obéie ; et les années s'écoulèrent ainsi jusqu'à l'époque

Ove uom s'innamora.

Alors la princesse Catherine commença à s'apercevoir qu'elle n'avait aucun empire sur ce fils idolâtré, et qu'il lui faudrait beaucoup de prudence et d'adresse pour échapper à ce qui eût été pour elle le plus sensible des mécomptes ; car toutes les ambitions de sa propre vie, elle les avait pour lui, plus ardentes qu'elle ne les avait jamais ressenties pour elle-même.

C'était alors que s'était réveillé chez elle le désir ardent de voir se réaliser le vœu formé par le père de Georges à une époque où celui-ci était encore au berceau. Le comte de Walden avait eu pour voisin en Livonie, un frère d'armes, un ami intime et cher, qui se nommait le comte de Liningen. Nobles tous deux, parmi les plus nobles de la province, riches et possesseurs de deux terres contiguës, ils s'étaient promis d'unir leurs enfants, à moins qu'arrivés à l'âge où cette promesse pourrait s'accomplir, leur volonté

n'y mit obstacle. Ni l'un ni l'autre des deux amis ne vécut assez pour apercevoir même de loin l'aube de ce jour. Trois ans après la naissance de son fils, le comte de Walden n'existait plus, et avant que la jeune Vera (âgée d'un an de moins que Georges) eût atteint sa onzième année, la mort de son père et peu après celle de sa mère l'avaient rendue maîtresse de tous leurs biens. Mais, en attendant l'âge où elle pourrait en prendre possession, la jeune héritière fut envoyée à Pétersbourg, et elle y avait été élevée dans une profonde retraite par une de ses tantes depuis longtemps retirée du monde.

La princesse Catherine avait toujours conservé un souvenir respectueux d'une volonté dont le comte de Walden à son lit de mort lui avait encore renouvelé l'injonction ; mais ce souvenir prit un bien autre aspect à ses yeux lorsque, vers l'époque dont nous venons de parler, la jeune Vera sortit tout d'un coup de sa retraite et fut présentée à la cour. L'effet produit par la jeune fille, la faveur immédiate dont elle devint l'objet, la place qui lui fut à l'instant accordée parmi les demoiselles d'honneur de l'impératrice, donnèrent à ce début un éclat dont la princesse regretta vivement que Georges n'eût pas été témoin ; mais il avait quitté Pétersbourg depuis plusieurs mois et faisait en ce moment son premier voyage à Paris. Pendant son absence, sa mère n'avait négligé aucune occasion de se rapprocher de la jeune demoiselle d'honneur ; ce rapprochement était rendu facile d'ailleurs par toutes les anciennes relations d'amitié qui existaient entre leurs familles ; elles étaient resserrées maintenant de part et d'autre avec un empressement où la princesse crut voir les dispositions les plus favorables au projet formé dans l'enfance de Vera et de Georges qui, depuis lors, ne s'était jamais revus. Son impatience de le voir revenir s'en accrut. Vera lui semblait faite pour captiver son fils ; et quant à Georges, sa mère ne pouvait être inquiète de l'effet qu'il produirait.

Il revint enfin, et, en effet, tout sembla d'abord sourire aux projets de la princesse, Georges fut très-frappé, presque séduit. La belle Vera le fut bien d'avantage encore, mais la princesse, entraînée par l'ardeur avec laquelle elle désirait ce mariage, commit la faute d'en parler à son fils, avec un empressement qui eut l'effet précisément opposé à celui qu'elle désirait produire. Georges n'arrivait pas de Paris dans la disposition d'esprit voulue pour accepter à l'instant l'idée de perdre son indépendance et de s'enchaîner à jamais. Il se mit donc sur ses gardes. Les paroles que Vera attendait peut-être déjà, s'arrêtèrent sur ses lèvres et se transformèrent en flatteries banales. Sa mère, sans abandonner son rêve, comprit qu'il fallait en ajourner la réalisation. Mais enfin ils étaient bien jeunes l'un et



l'autre ; son œil de femme et de mère ne s'était point trompé sur la nature de l'impression produite par son fils. Elle crut pouvoir se fier à la durée du sentiment qu'il avait fait naître, et avec le temps elle ne doutait pas que Georges ne revint de lui-même aux pieds de celle qu'elle regardait comme destinée à lui appartenir ; d'autant mieux que, dans un de leurs entretiens à ce sujet, il était convenu qu'aucune femme ne lui avait encore inspiré autant d'attrait et qu'il s'était presque engagé vis-à-vis de sa mère à n'offrir sa main à aucune autre.

Les choses en restèrent donc là. Georges repartit pour Paris, et ensuite pour l'Italie, où sa mère avait fixé son séjour. Mais nous savons que sur ces entrefaites, l'apparition soudaine de Fleurange et d'autres influences encore, déjà entrevues, avaient peu à peu entraîné son esprit et son cœur dans une direction bien différente de celle que sa mère aurait voulu leur imprimer. A son dernier voyage à Pétersbourg (pendant lequel Fleurange était venue s'établir chez la princesse), celle-ci avait eu le double déplaisir d'apprendre que son fils avait évité de se rapprocher de Vera, et que cette froideur, blessante pour la jeune fille, était attribuée par plusieurs aux opinions politiques qu'on imputait à Georges avec une malveillance qui inquiétait vivement sa mère. Qui a connu la Russie à cette époque sait que la privation de la faveur du maître n'y était point tenue pour une fortune légère. Si l'insolente parole d'une époque antérieure (quoique récente encore) n'était plus alors exactement vraie ; si l'empereur ne disait plus "qu'un homme n'était quelque chose que *lorsqu'il* lui parlait, et *tandis* qu'il lui parlait," bien des gens se conduisaient à Pétersbourg comme s'il en eût encore été ainsi, et la princesse n'y eût point envisagé avec résignation pour son fils la position d'un homme en disgrâce. Et cependant l'imprudencence et la témérité de son langage la tenaient à cet égard dans une inquiétude constante. C'était alors qu'avec une ardeur qui ressemblait presque à l'instinct maternel d'un danger prochain, elle désirait son union avec Vera, qui lui eût permis d'être à son gré à la cour, ou de la quitter ; mais, dans ce dernier cas, pour aller occuper la position que lui assurait ainsi qu'à elle, en Livonie, leur double noblesse et leur double fortune, sous la sauvegarde d'une faveur qui lui serait alors assurée.

— Oh ! que n'est-ce déjà chose faite ! s'écriait parfois la princesse avec une impatience mêlée d'angoisse ! que n'est-il déjà ainsi à l'abri de tout ce que je redoute !

Et alors, contrairement aux conseils de sa fine prudence, elle se laissait aller, à aborder avec son fils un sujet dont elle aurait mieux fait, dans l'intérêt de ses desseins, de ne parler jamais. Elle stimu-

lait ainsi, malgré elle, une résistance dont la cause réelle, qu'elle n'apercevait pas encore, se révélait chaque jour plus clairement à lui-même.

On peut maintenant se figurer l'effet qu'avait produit sur la princesse la confiance à laquelle Georges s'était laissé entraîner, dans un accès de capricieux abandon. Au fond, il n'était point habitué à redouter sa mère, et quoique, sans doute, il n'eut jamais mis sa condescendance à une pareille épreuve, il était convaincu, quelle que fût la répugnance qu'elle dût opposer d'abord à ses désirs, qu'un peu de persistance de sa part saurait bien, tôt ou tard, en triompher.

Pendant près de quatre mois, il avait mis, il est vrai, un art inaccoutumé à dissimuler l'attrait qu'il ressentait, mais, c'était pour ne point inquiéter trop vite sa mère, ou la jeune fille elle-même, et n'être point ainsi privé peut-être du charme de sa présence, tandis qu'il était encore incertain de ses propres projets. Ces projets, il croyait maintenant les connaître. Sous l'empire croissant de l'entraînement qu'il subissait, le souvenir de Vera pâlisait chaque jour davantage, et l'avenir comme le présent semblait désormais appartenir à celle qui remplissait sa vie. Il jugea donc, tout d'un coup, opportun de laisser sa mère entrevoir ce qui se passait dans son cœur.

Malgré son inexprimable effroi, la princesse eut assez d'empire sur elle-même pour recevoir cette inquiétante confiance avec un calme apparent, et dissimuler à peu près à son fils ce que lui faisait éprouver le plus douloureux mécompte qu'elle eût subi de sa vie.

Au premier moment, tout lui sembla perdu. La grâce, le charme de Gabrielle, qui les connaissait et les appréciait mieux qu'elle ? Que pouvait elle contre un attrait si puissant et, sans doute, si longtemps exercé à l'insu d'une mère trop crédule ? Quelle folie avait été la sienne ! quelle imprudence !... Quelle fatale confiance !... Le seul danger auquel elle eût jamais songé, la vertu de Fleurange, l'empêchait de le craindre. Mais qui eût jamais pu s'attendre à rencontrer chez elle une telle ambition, chez lui, un tel excès de démerce ?

Jamais pareille tempête n'avait bouillonné dans son sein, jamais pareille haine n'avait été prête à succéder à pareille engouement, lorsque, avant que sa colère eût eu le temps d'éclater, tous ces sentiments avaient subi une transformation nouvelle et plus imprévue encore que la première.

Son ennemie devenait son alliée... Celle contre laquelle elle sentait qu'elle n'aurait pu lutter venait l'aider à lutter contre elle-même ! et Georges lui était rendu par la main qui pouvait si facilement le lui enlever sans retour.

En présence d'un danger si grand et d'un secours si inespéré,

toutes les considérations qui lui eussent fait naguère redouter le départ de Gabrielle devaient maintenant le hâter, sans perdre de vue toutefois l'importance, si justement signalée par elle, de ne rien faire qui permît à Georges de rattacher ce départ à la révélation qu'il avait faite à sa mère, et lui donner l'aspect d'une séparation irrévocable.

L'intérêt était suprême, et il n'y avait pas à craindre cette fois que la princesse Catherine manquât d'adresse ou de prudence, ou même au besoin de ruse diplomatique.

## XXVII

Tout, à dire le vrai, semblait maintenant favoriser le projet qu'elle avait à cœur, et l'arrivée si opportune des Steinberg amenait naturellement le prétexte qu'il eût peut-être été difficile de trouver un autre jour sans exciter la méfiance de Georges

En effet, lorsque le lendemain, en présence de tous, Fleurange exprima timidement le désir de suivre sa cousine jusqu'à Pérouse, le marquis Adelardi, qui se trouvait présent, déclara que cette excursion lui ferait le plus grand bien, et supplia la princesse d'accorder à sa jeune protégée ces quelques jours de vacances, dont ses forces épuisées avaient besoin. Georges joignit ses instances aux siennes, et la princesse, alors, sembla céder à leurs prières, encore plus par complaisance pour eux que par condescendance pour elle.

Elle avait conservé depuis la veille avec son fils une attitude de gravité triste qui ne permettait pas à Georges d'oublier qu'il était en disgrâce. Elle ne lui dissimulait pas non plus une certaine froideur vis-à-vis de Fleurange, qu'il devait naturellement attribuer à la confiance dont elle avait été l'objet.

Le rôle de la princesse n'était point de laisser pénétrer la secrète sécurité que son entretien avec la jeune fille lui avait rendue. Aussi Georges comprit, en somme, que sa mère était mécontente de lui : il s'était attendu à ce mécontentement ; qu'elle réprimait son ressentiment et continuerait à traiter Fleurange avec bonté : il fut touché de cette douceur. Il comprit enfin qu'elle comptait sur sa parole : il lui sut gré de cette confiance.

Tout sembla donc s'arranger de la façon la plus naturelle : le terme de quinze jours fut fixé pour l'excursion projetée. Les Steinberg, trompés comme les autres, accueillirent avec autant de joie que de surprise la perspective d'un plaisir qu'ils n'eussent point osé attendre, et tout fut ainsi réglé selon les désirs de la princesse,

sans qu'elle eût l'air de faire autre chose que la volonté de tout le monde.

Les Steinberg partaient le lendemain matin. Cette dernière journée devait être consacrée à revoir plusieurs musées, et ensuite à une promenade à San-Miniato, qui devait terminer la matinée.

Fleurange leur proposa sans scrupule d'être des leurs. Une agitation fiévreuse lui rendait l'inaction insupportable. Elle redoutait de se trouver un instant seule avec Georges, et elle était bien sûre que sa maîtresse la dispenserait sans peine de ses services pendant cette dernière journée. Le consentement de la princesse ne fut point, en effet, difficile à obtenir, et vers le milieu du jour Fleurange partit avec Clara et Julian pour le palais Pitti.

Après avoir visité cette galerie, et plusieurs autres, ils continuèrent leur promenade en voiture et s'arrêtèrent enfin au bas de la montée qui conduit à San-Miniato. Là ils mirent pied à terre.

Tandis qu'ils gravissaient lentement ce chemin escarpé, Fleurange tira de sa poche le papier tombé la veille de son bouquet et le fit lire à Julian ; elle lui parla du soupçon qu'il avait fait naître dans son esprit.

—C'est étrange, dit celui-ci d'un air soucieux, tandis qu'il examinait avec attention les lignes qu'il venait de lire. Rien ne serait plus pénible, à l'heure qu'il est, que la présence de Félix près de nous, et pourtant, j'ai déjà eu à cet égard une inquiétude que ce papier renouvelle.

—Vous aviez déjà soupçonné son retour en Europe ?

—Oui, mais c'était un indice fort léger, et je ne vous en aurais pas parlé sans ce nouvel incident. Il y a quelques mois, à Bologne, où je me trouvais pour faire une étude qui m'était nécessaire, il me tomba sous les yeux, dans la bibliothèque où je prenais des notes, un travail qui attira mon attention. Il s'agissait d'un point d'histoire contesté, sur lequel on avait transcrit plusieurs passages extraits des manuscrits fort curieux de cette bibliothèque ; la page était ouverte devant moi, le travail avait été récemment interrompu. Je lisais avec intérêt et attention, lorsque je fus complètement distrait du sujet de ce travail par quelques mots griffonnés presque illisiblement sur le papier qui avait servi au copiste à essayer sa plume. Sur ce papier, je vis répété deux ou trois fois votre nom, Gabrielle ; puis les deux lettres F. D., ensuite ces mots : *Félix, heureux ; quelle ironie !... Félix !* Je regardai de nouveau la copie avec plus d'attention. L'écriture n'était point la sienne. Cette écriture, du reste, était un *fac-simile* étudié de celle du manuscrit dont ces passages étaient extraits ; [quant à la page volante, c'était un griffonnage où toute écriture eût été méconnaissable. Je fis quel-

ques questions au bibliothécaire : il me répondit que ce travail était fait pour un grand seigneur florentin qu'il ne connaissait pas, que le copiste était un Italien et qu'il se nommait Fabiano Dini.

— Et voilà tout ? dit Fleurange ; n'avez-vous pu apprendre rien de plus positif ?

— Rien. Le lendemain, le travail commencé avait disparu, et pendant le reste de mon séjour à Bologne, le copiste ne reparut plus à la bibliothèque. Je gardai le papier griffonné qui m'avait intrigué, puis je n'y pensai plus. Laissez-moi ces lignes maintenant pour les comparer avec celles-là.

— Est-ce vraiment lui ? ou tout cela n'est-il qu'un hasard ?

— Qui nous le dira ? Ce pourrait être lui, car vous savez qu'en italien il était passé maître ; mais ce pourrait être aussi un de ses compagnons qui serait instruit de son histoire. Tout ce que nous avons jamais pu découvrir à son sujet, c'est qu'il était parti pour l'Amérique avec de tristes compagnons de voyage : italiens, allemands, polonais, tous plus ou moins bannis de leurs pays pour de bonnes raisons.

Le riant visage de Clara s'était assombri pendant ce récit, et Fleurange sentait un surcroît de mélancolie lui serrer le cœur. Ce vague réveil du plus sombre souvenir de sa vie lui semblait ajouter un triste présage aux tristes réalités de ce jour.

Elle se tut cependant. Sa cousine devait pour le moment ignorer la cause ainsi que la durée véritable du voyage qu'elle allait entreprendre le lendemain avec elle, et, de toutes façons, il était bon pour elle même de chercher à en distraire sa pensée. Aussi, après qu'ils furent entrés dans l'église de San-Miniato, elle chercha pendant quelque temps à ne plus s'occuper que des fresques, des tableaux et des mosaïques qui s'y trouvent, et à écouter avec attention les explications que Julian leur donna de quelques-uns des symboles que l'on y voit répétés, sortes d'hiéroglyphes chrétiens, que savent seuls comprendre ceux qui, dans les arts, cherche quelque chose au delà de la forme qui frappe leurs yeux.

Ils passèrent ainsi près d'une heure sans s'apercevoir que le temps s'écoulait et que l'église commençait à devenir sombre. Ils se disposaient enfin à la quitter, lorsque, au moment d'en franchir le seuil, ils se trouvèrent tout à coup en face du comte Georges, qui y entraît accompagné d'Adelardi.

“ Il savait, ” leur dit-il gaiement, “ que leur promenade devait se terminer par San-Miniato, et il avait proposé à son ami de venir avec lui les y rejoindre. ”

— Nous n'étions indignes, ni l'un ni l'autre, d'entendre ce que

Steinberg aurait à vous dire ici ; malheureusement, nous sommes en retard.

Tandis qu'il disait ces mots, Fleurange, émue et interdite, avait fait un involontaire mouvement pour rentrer dans l'ombre de l'église ; mais le jour baissait rapidement, et tous furent d'accord qu'il fallait sans retard regagner la voiture demeurée au bas de la montée. Elle sortit donc avec les autres ; mais, bien qu'elle fût la dernière, Georges l'avait attendue, et, avant qu'elle eût eu le temps de l'éviter, il lui avait offert son bras. Adelardi avait déjà pris celui de Clara. Julian marchait près d'eux, et ils commencèrent à descendre ainsi, lentement, cette côte charmante, en regardant la vue, l'une des plus belles de Florence, sur laquelle en ce moment le soleil jetait une douce et dernière lueur.

Georges ralentit son pas de manière à se laisser devancer par les autres et ils se trouva ainsi, en quelque sorte, seul avec Fleurange : ils demeurèrent silencieux. Quoique d'une nature fort différente, l'émotion de tous deux était grande.

Pour elle, tout ce que la pensée d'un adieu suprême pouvait ajouter à la tendresse réprimée, mais profonde de son cœur, rendait cette heure douce et déchirante au delà de toutes celles de sa vie. Pour lui, au contraire, il se croyait affranchi de sa contrainte précédente par l'espèce d'explication qu'il avait eue avec sa mère ; et comme, d'ailleurs, il n'était point assez inhabile à lire dans le cœur des femmes, et assez naïf pour n'avoir point pénétré ce qui se passait dans celui dont il lui semblait, en ce moment, entendre les battements, il croyait pouvoir parler plus ouvertement qu'il ne l'avait jamais fait.

— Fleurange ! lui dit-il soudainement.

Elle tressaillit, et voulut retirer la main qu'elle avait posée sur son bras : mais il la retint.

— Non, non, laissez moi votre main, et laissez-moi vous donner ce nom. Moi *seul*, ajouta-t-il doucement. Oh ! laissez-moi le garder pour moi ; vous le voulez bien, n'est-ce pas ?

Il serra la main qu'il tenait encore et la baisa.

A travers le doux accent de ces paroles, Fleurange discerna bien celui d'une confiance trop peu déguisée. Mais, hélas ! si elle eût osé en ce moment être elle-même, elle n'eut point songé à s'en offenser. Oui, elle l'aimait, et il n'en doutait pas, cela était évident. Qu'importe ! c'eût été pour elle un grand soulagement de l'avouer hardiment, ouvertement, et de le dire à tous comme à lui-même. Sans doute, cette sécurité de Georges se faisait trop sentir, mais comme elle la lui eût vite pardonnée ! Comme elle eût été heureuse de lui dire qu'il ne se trompait pas, et que sa vie entière

le lui prouverait : c'eût été le vrai cri de son cœur, si, dans cette heure dangereuse, la lucidité de sa conscience se fût un seul instant obscurcie.

Mais il n'en fut point ainsi.

— Monsieur le comte... dit elle, après un long silence.

— Georges ! oh ! dites Georges, s'écria-t-il avec passion. Que je vous entende, ne fût-ce qu'une fois, me nommer ainsi.

Pauvre Fleurange ! Elle dégagea sa main du bras de Georges, et fit quelques pas en cherchant à calmer le trop violent battement de son cœur. Il la suivit, et elle reprit bientôt avec une apparente tranquillité :

— Je croyais ne plus jamais vous entendre me parler ainsi, et je l'espérais.

— Vous l'espérez ! Dites alors que je me suis trompé, que j'ai été présomptueux et fou ; que c'est à tort que j'ai cru lire dans vos yeux autre chose que la plus parfaite indifférence.

Elle ne répondit pas.

— Fleurange, continua-t-il vivement, ce silence me blesse et me glace ; n'ai-je pas le droit d'attendre qu'au moins vous me répondiez ?

— Mais avez-vous celui de m'interroger ? Ah ! monsieur le comte, que vous seriez plus noble et plus généreux, si vous saviez mieux vous souvenir de ce que vous êtes et de ce que je suis.

— Fleurange ! dit le comte Georges avec un accent de sincérité et de gravité plus dangereux encore à entendre que celui de la passion, vous êtes ma femme, si vous y consentez, si vous acceptez cette main que je vous offre.

— Avec le consentement de votre mère ? dit Fleurange, bas et lentement, osez-vous me l'affirmer ?

Georges, après un moment d'hésitation, répondit :

— Non, pas aujourd'hui : mais ce consentement elle le donnera, je vous l'affirme.

Fleurange à son tour hésita ; elle savait à n'en pas douter, à quel degré cet espoir était chimérique ; mais c'était la dernière fois qu'elle lui parlait. Le lendemain, la distance, l'absence, le temps, toutes les séparations de la vie commenceraient entre eux pour ne jamais finir. Il n'y avait plus de danger à dire la vérité, la vérité. hélas ! si dénuée d'importance maintenant, et qui peut-être seconderait le devoir qu'elle avait à accomplir tout autant que la contradiction.

— Eh bien ! dit-elle alors simplement. Oui, pourquoi le nierais-je ? Si tout changeait pour nous dans la vie, si par une circonstance impossible à concevoir, votre mère me disait : *Gabrielle, sois*

*ma fille, j'y consens avec joie, oh ! alors... ce que je répondrais, vous le savez sans que je vous le dise, et vous savez tout aussi bien que, jusqu'à ce jour, je ne vous écouterai jamais.*

— Mais ce jour, dit Georges avec véhémence, le temps l'amènera et l'amènera promptement.

— Le temps ? dit Fleurange... peut être. Qui sait jamais ce que peut amener le temps ? et qui sait, ajouta-t-elle, si avec le temps l'obstacle ne viendrait pas de vous-même ?

Elle avait essayé de dire ces derniers mots en riant, mais après les avoir proférés, elle s'arrêta tout court, et l'ombre des grands cyprès qui bordaient la route empêcha Georges de voir les larmes qui inondaient son visage.

Elle s'éloigna de lui et fit quelques pas rapides pour se rapprocher de Julian. Georges la suivit bientôt, et tous trois rejoignirent les deux autres, et continuèrent leur chemin quelques temps sans parler. Le jour tombait de plus en plus, et ils marchaient avec précaution en approchant de la fin de la descente.

Ils y étaient presque parvenus, et ne se trouvaient plus qu'à deux pas de la voiture demeurée en bas, lorsque deux individus causant ensemble et marchant vite passèrent devant eux sans les remarquer.

Mais ceux qui descendaient sous l'ombre des cyprès aperçurent les traits des deux passants, et une même émotion fit tressaillir les deux cousines et Julian. Dans l'un des deux, ils avaient reconnu Félix !

Adelardi, de son côté, semblait troublé et surpris. Georges seul, après avoir, comme les autres, suivi des yeux ces deux personnages, se sépara du groupe dont il faisait partie, se rapprocha des passants et arrêta l'un d'eux. Celui-ci à sa vue se découvrit respectueusement. Georges lui dit quelques mots à voix basse et les deux hommes continuèrent ensuite leur route. Georges revint à la place qu'il avait quittée.

— A qui donc parliez-vous là, si la question n'est pas indiscrete ? dit Adelardi.

— Nullement, répondit Georges sans hésiter. C'est à Fabiano Dini, ce jeune Italien dont je vous ai parlé, qui me sert ici d'agent, fort intelligent, comme vous savez, pour l'achat de mes curiosités, et qui m'aide aussi dans mes petites recherches historiques et artistiques. Il a été absent, il n'est revenu que depuis deux jours, j'avais un mot à lui dire.

— Il était là en bien mauvaise compagnie, dit Adelardi en fronçant le sourcil.



Les deux cousines étaient déjà montées en voiture. Julian, obligé de les suivre, n'en attendit pas d'avantage.

## XXVIII

Plus de vingt-quatre heures s'étaient écoulées. Fleurange était déjà loin, et les incidents des jours précédents semblaient être devenus pour elle les scènes diverses d'un rêve troublé. La conversation qu'elle avait entendue sur la terrasse entre Georges et sa mère, celle qu'elle avait eue elle-même ensuite avec elle, sa rencontre avec Georges à San-Miniato, le bouquet mystérieux de la veille, la réapparition soudaine de Félix le lendemain... ces souvenirs lui revenaient tour à tour, mais tous effacés par celui du dernier adieu qui les avait suivis.

Oui, elle lui avait dit adieu pour toujours, tandis qu'en souriant il lui disait : "A revoir ;" tandis que sa mère donnant gracieusement la main à sa jeune protégée continuait jusqu'au bout à jouer son rôle dans ce drame à deux personnages dont elle et Fleurange savaient seules le secret.

La jeune fille de son côté avait soutenu le sien sans faiblesse, mais en baisant la main de la princesse elle avait donné aux mots : "Adieu, princesse," un accent dont celle-ci sut bien comprendre le sens. Aussi l'avait-elle embrassée au départ avec une involontaire tendresse, et même un attendrissement qui pouvait surprendre, pour une si courte absence. Georges le remarqua, et il se sentit plus rassuré que jamais. Aussi après le départ de Gabrielle ce qu'il éprouva, plus encore que la tristesse, ce fut le besoin de trouver une distraction assez puissante pour l'aider à tromper l'insupportable ennui qu'allait lui causer son absence.

Quant à elle, une fois seule avec Julian, dans le coupé du *vetturino*, qu'elle partageait avec lui, tandis que Clara, son enfant et une jeune italienne qui la servait, en occupaient l'intérieur, elle ne s'était point livrée aux pensées qui la suffoquaient. Elle devait subir encore la fatigue de se taire et de dissimuler, plus antipathique à sa nature qu'à celle de tout autre. Elle devait prendre la route de Santa-Maria à un petit village nommé Passignano, où ils ne devaient arriver que le surlendemain matin, et elle ne comptait annoncer aux Steinberg son intention de poursuivre sa route avec eux, que lorsqu'à leur retour de Pérouse ils s'arrêteraient au monastère, avant de repartir pour l'Allemagne. Elle aurait alors mieux mûri ses projets d'avenir. De vagues idées flottaient dans son esprit, ainsi que des irrésolutions à peine comprises d'elle-même.

Elle voulait que l'œil pénétrant de sa maternelle amie l'aidât à démêler l'état confus de son esprit et de son âme. Jusque-là, elle avait résolu de se taire.

Sa conversation avec Julian roula donc principalement sur leur rencontre inopinée avec leur malheureux cousin.

— Après y avoir mûrement réfléchi, dit Steinberg, il me semble impossible d'agir sans courir le risque de nuire à cet infortuné.

— Le fait est, dit Fleurange, que son existence semble assez honorable en ce moment.

— Oui, en effet, et c'est pour cette raison même qu'il est important pour lui que son passé demeure ignoré. Pour aujourd'hui, puisque le comte Georges accepte ses services, cela signifie, je suppose, qu'il a obtenu sur son compte, de bons renseignements.

Fleurange ne répondit pas. Elle n'osait pas dire qu'elle avait souvent entendu reprocher à Georges son indifférence sur la position ou la réputation de quelques-uns de ceux qu'il employait pour ses collections ou pour les recherches dont il était curieux : " Que m'importe leur vie privée, disait-il parfois, pour le genre de travail que je leur demande ? Qu'ils soient intelligents et habiles, cela me suffit, et lorsqu'il s'agit de copier une inscription ou de transcrire la page d'un manuscrit, je payerais plus volontiers un habile coquin, qu'un maladroit honnête homme."

Sans savoir précisément pourquoi, ce rapprochement entre Félix et Georges lui inspirait une involontaire terreur. Elle ne savait comment exprimer ses craintes, mais elle aurait voulu mettre ce dernier sur ses gardes, et cela lui était impossible sans trahir le nom et la position véritable de Félix. En somme, le souvenir funeste qui se rattachait à son cousin se transformait maintenant en pénible pressentiment, et ajoutait une sombre teinte de plus à la tristesse qu'elle cherchait avec effort à dissimuler.

Après un long silence elle reprit :

— Le marquis Adelardi semblait connaître le personnage dont Félix était accompagné, le soir de notre rencontre.

— Oui, et il avait l'air de l'estimer fort peu.

— Avez-vous pu l'interroger plus tard à ce sujet ?

— Je l'aurais voulu, et pendant la soirée chez la princesse, j'ai cherché à l'y ramener. Mais il semblait me répondre avec répugnance. Moi, de mon côté je l'interrogeais avec précaution, en sorte que je n'ai pu en tirer que fort peu de chose.

Julian s'interrompt et réfléchit un instant, puis il dit :

— Le marquis Adelardi, à ce que j'ai ouï dire à Bologne, à conspiré jadis.

— Conspiré !... s'écria Fleurange avec épouvante, conspiré ! ce bon et aimable marquis ? Que me dites-vous-là, Julian ?

Julian sourit.

— Voyons, Gabrielle, n'ayez pas l'air si effrayé, je ne veux pas dire par là que ce soit un malfaiteur. Mais je pense que, dans la phase de sa vie durant laquelle il a été mêlé aux agitations révolutionnaires d'Italie, il aura connu plus d'un personnage suspect, et que ce compagnon de Félix était l'un de ceux-là.

Pour le moment, Fleurange se tut et la conversation en resta là. Les derniers mots de Julian avaient ajouté encore une crainte nouvelle à toutes les impressions pénibles qui, les unes définies, les autres vagues, oppressaient déjà son esprit et son cœur. Elle avait pitié de Félix, mais elle en avait surtout peur. L'étrange billet qu'elle avait reçu ne lui semblait plus être maintenant qu'une téméraire bravade, dont le but était de l'effrayer ou de l'intéresser ; une irrésistible tentation de faire de l'effet, à laquelle il aurait cédé, au risque d'être découvert. Le contact avec Georges de cet esprit hardi et inquiet, lui causait un malaise plus grand qu'auparavant. Enfin il lui semblait que jamais tant de choses n'avaient pesé à la fois sur son jeune cœur, et que de toutes parts les nuages s'amoncelaient autour d'elle.

Ils arrivèrent à Passignano, et là elle se sépara de ses compagnons de voyage pour monter dans le petit véhicule qui devait la conduire au monastère. La brièveté supposée de son absence lui avait permis de laisser entre les mains de Barbe tous les vêtements et toutes les parures ajoutés par la princesse à sa modeste garde-robe, et la petite valise qu'elle avait apportée à Florence composait tout son bagage. Cette valise fut promptement placée à côté du cocher, et la jeune fille monta elle-même dans la petite calèche, qui se mit en marche aussitôt.

La route montait insensiblement, et l'on ne s'en apercevait qu'à la beauté croissante de la vue qui se déployait de plus en plus sous les yeux. Au loin, le lac de Trasimène étincelait au soleil comme une brillante nappe d'argent ; plus près, une petite rivière dont le nom rappelle encore, après vingt-deux siècles, la lutte mémorable qui ensanglanta ses eaux, serpentait dans la plaine qui en fut le théâtre <sup>1</sup>. L'histoire dit, que pendant cette journée fameuse, absor-

<sup>1</sup> Cette petite rivière se nomme le *Sanguinetto*.

.....But a brook hath a'en  
A name of blood from that day's sanguine rain  
And *Sanguinetto* tells ye, where the Dead  
Made the earth red, and turned the unwilling waters red.

bés par l'ardeur du combat, ni les Romains ni les soldats d'Annibal ne s'aperçurent qu'un tremblement de terre ébranlait le sol sous leurs pieds. La terre eût tremblé de même aujourd'hui, que notre pauvre Fleurange ne s'en fût peut être pas aperçue davantage, tant, elle aussi, était absorbée par la lutte d'une autre sorte engagée entre sa volonté droite et le violent penchant de son cœur.

Dans la solitude complète où elle se trouvait pour la première fois depuis si longtemps, il lui sembla qu'elle recouvrait la liberté de penser, et qu'affranchie de la nécessité de lutter contre le mol attendrissement qui eût affaibli son courage, il lui était permis de se livrer enfin sans contrainte au plaisir de *revivre sa vie* depuis six mois. Elle rejeta en arrière sa tête fatiguée, ferma les yeux, et permit à sa mémoire de lui retracer tous ces chers et vains souvenirs. Elle revit ainsi celui qu'elle ne devait plus revoir ; elle entendit de nouveau chacune des paroles proférées par cette voix qu'elle n'entendrait plus ; elle lui adressa elle-même toutes celles qu'elle avait si souvent réprimées. Rêve dangereux et prolongé, suivi d'un douloureux réveil, dont l'effet fut de troubler profondément la paix de son âme, conservée avec effort sans doute, mais maintenue, non moins que sa fermeté extérieure, pendant les jours d'épreuve que sa jeunesse venait de traverser. "Et c'est fini ! fini ! s'écria-t-elle avec un cri presque désespéré, en cachant son visage dans ses deux mains ; je ne le reverrai jamais !..."

Tout d'un coup elle entendit une cloche qui tintait doucement, et dont le son réveilla tout un monde d'impressions lointaines.

Elle releva vivement la tête et regarda autour d'elle.

Elle était à l'ombre de grands acacias qui bordaient un chemin tournant au delà duquel se trouvaient de grands pins et quelques maisons rustiques. En passant devant l'une d'elles, elle entendit une voix s'écrier : *Evviva la signorina !* Et plus loin : *La madonna vi accompagna !* Peu après, elle passa sous une arcade à demi ruinée qui semblait être un vestige de l'antiquité. La cloche tintait toujours, mais plus distinctement, car elle approchait de l'église.

—Eh ! quoi ! déjà ! s'écria-t-elle en joignant les mains, nous y sommes ?

En arrivant au bout de l'allée, la voiture tourna à gauche, dépassa l'église et déposa enfin la jeune fille devant une petite porte dont l'encadrement de pierre sculptée était surmonté d'une statue du Christ, au pied de laquelle se lisaient distinctement, gravés en relief, ces mots : *VENITE AD ME OMNES QUI LABORATIS ET ONERATI ESTIS, ET EGO REFICIAM VOS.*

Fleurange avait sauté hors de la voiture et s'était empressée de sonner.

La porte s'ouvrit ; une douce parole de surprise et de bienvenue l'accueillit. Elle y répondit par un sourire, mais poursuivit sans s'arrêter, car à l'autre extrémité du cloître elle avait aperçu de loin celle qu'elle venait chercher.

C'était l'heure de midi ; les petits enfants s'en allaient de l'école, la mère Madeleine les regardait sortir leur adressant de bonnes paroles au passage, lorsque la nouvelle venue apparut tout d'un coup au milieu d'eux et mit le petit monde en désordre. La mère Madeleine s'étonna, regarda un instant avec inquiétude celle qui venait troubler ainsi sans permission l'ordre du lieu et de la journée. Elle regarda encore... hésita un moment,... puis enfin ses bras s'ouvrirent avec une exclamation de joie.

— Fior angela mia ! cher brebis revenue au bercail !

Et l'enfant retrouvée tombant dans les bras de sa mère, avait oublié en un instant, la fatigue, les dangers, les souffrances du chemin, et toutes les épines dont ses pieds meurtris gardaient la trace.

## XXIX

L'église était sombre, fraîche, rempli du parfum des fleurs nouvellement cueillies qui garnissaient l'autel, et de celui de l'encens qu'on y avait brûlé le matin. La jeune fille et la religieuse s'y agenouillèrent pendant quelques instants ; c'était pour toutes les deux le préliminaire obligé de leur réunion. Il fallait avant tout remercier Dieu, appeler en tiers, comme l'ami suprême, celui qui a dit de lui-même *qu'il est celui qui est*, et dont on peut dire, avec une égale vérité, *qu'il est celui qui aime* !

Sur un signe de la mère Madeleine, Fleurange se leva cependant bientôt, et la suivit dans la petite salle bien connue, située au rez-de-chaussée, et qui portait le nom de *parloir du jardin*.

Comme tous les parloirs de couvent, celui-ci n'avait d'autre ameublement qu'une table carrée placée au milieu de la chambre, des chaises de paille rangées à l'entour, une bibliothèque surmontée d'un grand crucifix, et sur le mur opposé, une statue de la sainte Vierge au pied de laquelle était placé un vase rempli de fleurs. La seule différence entre ce parloir et tous ceux qui lui ressemblent, c'était la vue que l'on découvrait, d'un côté, par une grande fenêtre cintrée, de l'autre, par la porte ouverte du jardin. Le beau paysage que nous avons déjà dépeint, borné à l'horizon lointain par le gracieux et grandiose contour des montagnes, avait ici pour premier plan des fleurs en abondance, plus soignées que ne le sont toujours

celles d'un jardin de couvent. A droite on apercevait les arches du cloître, à gauche l'ombre épaisse d'un petit bois d'orangers en fleurs, au delà duquel se trouvait un verger où la vigne était entrelacée aux arbres fruitiers. Quelques colombes allaient et venaient du cloître au jardin, et pendant les heures de silence on n'entendait pas d'autre bruit dans la paisible enceinte, que celui de leurs roucoulements. Mais pendant les récréations, le cloître, ainsi que le jardin, retentissaient de cris et de rires d'enfants, et le parloir de la mère Madeleine n'était pas à toute heure aussi silencieux qu'à celle où elle y introduisit Fleurange.

A peine la porte se fut-elle refermée sur elle, que la religieuse prit entre ses deux mains la tête de la jeune fille, et regarda attentivement son visage, comme si elle eût voulu lire jusqu'au fond de son âme.

La mère Madeleine avait à cette époque environ cinquante ans. Dans sa jeunesse elle avait été d'une rare beauté, et son visage amaigri par l'âge était encore d'une noblesse et d'une régularité que faisaient ressortir le bandeau blanc et la guimpe qui l'encadraient, et par-dessus lesquels son grand voile noir tombait en larges plis presque jusqu'à terre. Ses yeux noirs, grands et doux, avaient surtout une expression extraordinaire, expression que l'on rencontre parfois de même dans des yeux dénués de toute autre beauté, mais qui appartient cependant exclusivement ici-bas à ceux où se reflète cette mystérieuse et ineffable joie dont Bossuet a dit " qu'elle est *incompatible*, et que pour être goûtée il faut qu'elle soit goûtée *seule*." Tel était le regard empreint de joie divine et de paix surhumaine en ce moment fixé sur Fleurange. Les yeux limpides de la jeune fille ne cherchèrent point à se détourner, et, sans se baisser, demeurèrent eux-mêmes attachés sur ceux de la mère Madeleine. Seulement son pâle visage se colora, puis redevint plus pâle qu'auparavant.

— Pauvre enfant !.. Pauvre enfant !.. dit enfin la mère Madeleine après un long et silencieux examen. Hélas ! comme elle a souffert ! Mais, Dieu soit béni ! le mal ne l'a pas effleurée !

Elle fit de la main droite un petit signe de croix sur le front pur de Fleurange, puis elle y posa ses lèvres, et elle ajouta en souriant :

— L'ange Gabriel, à qui je l'avais confiée au départ, me la ramène comme un gardien fidèle qui a été fidèlement obéi.

Soit que Fleurange n'eût pas en ce moment son empire accoutumé sur elle-même, soit que devant la mère Madeleine elle ne cherchât pas à se contraindre, tandis que celle-ci la regardait sans chercher à l'interroger, elle fondit tout à coup en larmes.

— Oui, je comprends, dit la mère Madeleine... Il a fallu sans

doute faire de grands efforts, se vaincre, agir et parler sans pleurer !... Ma pauvre enfant y a réussi. Maintenant elle est fatiguée... Mais poursuivit-elle plus doucement, c'est aux fatigués que le bon repos est promis, et c'est ici surtout, ici où nous sommes, que ce repos attend ceux qui viennent le demander au seul qui le promet, parce que seul il peut le donner !... Voyons, poursuivit la mère Madeleine d'une voix plus ferme, après avoir encore laissé quelque temps Fleurange pleurer en silence, voyons ma Gabrielle, le cœur en haut ! ce cœur qui souffre tant ! Essayons de le soulever un peu au-dessus de cette souffrance. Souffrance qui contient le germe d'une si grande joie ! murmura-t-elle tout bas, tandis que les jouissances de la terre contiennent le germe de tant de souffrances !... Venez, mon enfant, venez, suivez-moi.

La mère Madeleine la précéda, et, lui faisant traverser le jardin, exposé en ce moment à l'ardeur du soleil, elle la conduisit dans le petit bois, où l'ombre était si touffue qu'on y retrouvait la fraîcheur en plein midi. Une petite chapelle, à laquelle on parvenait par quelques marches, était située dans ce lieu paisible, où l'on rassemblait les enfants vers le coucher du soleil pour faire tous ensemble une prière. Mais alors il était désert.

La mère Madeleine s'assit sur un banc placé en face de la chapelle ; Fleurange se mit près d'elle.

— Voyons, dites-moi maintenant tout ce que je sais, et tout ce que j'ignore.

Ces mots eurent à peine besoin d'être articulés. Fleurange n'était pas venue dans l'intention de taire une seule pensée. Elle commença donc son récit, et, selon la demande de la mère Madeleine, elle le commença au lendemain du jour où elle avait quitté le monastère. Elle raconta son premier voyage en Italie, avec toutes ses impressions nouvelles, le séjour à Paris, avec toutes ses souffrances, la vie en Allemagne, avec toutes ses joies ; puis la ruine de sa famille, puis le départ, puis enfin Florence, Florence, avec ses émotions, ses joies, ses dangers, ses peines cuisantes, ses tentations redoutables.

Pour la première fois de sa vie elle prononça sans hésiter le nom du comte Georges, et elle articula sans réticence et sans détour tout ce que ce nom réveillait, tout ! Depuis les rêves insensés qui avaient précédé leur première rencontre, jusqu'à l'entretien qui avait précédé leur dernière séparation, jusqu'à la rêverie de ce même jour, interrompue par le son de la cloche du monastère, tout fut raconté simplement, sincèrement, sans effort instinctif pour échapper aux conseils qu'on semble demander, sans excuse ménagée pour y parvenir, avec vérité, clarté, fermeté, et d'une voix qui, à mesure

qu'elle avançait dans son récit, révélait de plus en plus à l'oreille attentive qui l'écoutait la droiture non altérée et la vigueur non affaiblie de celle qui parlait.

Clarté pour voir, force pour accomplir. — Nous l'avons dit : la mère Madeleine avait osé croire que ces deux germes, déposés dans l'âme et fécondés par la rosée divine sans laquelle toute clarté s'obscurcit et toute force succombe, suffiraient à cette enfant, malgré sa jeunesse, malgré sa beauté, malgré tous les pièges d'un cœur tendre et d'un esprit ardent, pour marcher d'un pas ferme et assuré dans le chemin de la vie.

Son espérance était réalisée. Elle rendait grâce à Dieu, mais elle regardait cependant le jeune visage de Fleurange avec une inexprimable compassion. La vie serait encore si longue pour elle, et, dès le début, le combat avait été si rude ! Son courage, il est vrai, s'y était trempé, mais l'heure du repos était loin ! Tant d'orage pouvaient s'élever encore, tant de périls la menacer ! Du port assuré qui abritait sa propre vie, elle considérait la mer de ce monde, sur laquelle voguait cette frêle nacelle, priant dans son cœur celui qui commande à l'Océan et à la tempête, de l'arracher aux flots menaçants et de lui faire atteindre en sûreté la rive.

— Mon enfant, dit la mère Madeleine, après l'avoir ainsi écoutée, je ne m'étais pas trompée. Oui, vous avez bien vu le chemin que Dieu vous traçait, et vous y avez courageusement marché. Je suis contente de vous, ma Fleurange, je vous bénis, et Dieu vous bénira aussi !

En disant ces simples paroles, elle posa doucement la main sur la tête de la jeune fille.

Ces mots et ce geste ajoutèrent au soulagement, qui était l'effet naturel d'un épanchement aussi complet, une sensation d'inexprimable bien-être : il lui sembla que la paix descendait sur elle comme un vêtement divin et l'enveloppait tout entière.

— O ma mère ! s'écria-t-elle vivement, ma mère ! Ne puis-je rester ici près de vous et ne plus quitter jamais ni ce doux asile ni vous-même ?

La mère Madeleine sourit ; en ce moment la cloche sonna quatre coups.

— Nous reparlerons de cela, dit-elle ; maintenant la cloche m'appelle. C'est moi qu'on demande, il faut que je vous quitte ; nous nous retrouverons à l'heure de la récréation, après souper. Vous n'avez pas oublié, sans doute, le chemin de votre chambre. Vous vous souvenez aussi, je pense, du règlement ? et vous savez comment se partage ici la journée. La cloche sonne aux mêmes heures qu'autrefois, et rien ici n'est changé.



## XXX

Il est difficile, pour ceux qui ne l'ont jamais éprouvé, de se représenter l'effet produit par une atmosphère telle que celle qui environnait en ce moment Fleurange, lorsqu'on y est soudainement transporté du milieu des affaires et des plaisirs, des soucis ou des peines du monde et de la vie

Nous dirons toutefois, à ce propos, qui si nous comprenons que le cours ordinaire de la vie ne soit pas interrompu ainsi, par tout le monde, nous sommes souvent surpris de l'étonnement et du dédain ironique avec lesquels ceux qui n'en veulent pas faire l'essai, parlent de ces *retraites*, si fréquentes en d'autres siècles et rentrées quelque peu dans les habitudes du nôtre. La vie est-elle donc à ceux-là si légère toujours et si facile ? La joie succède-t-elle si sûrement à la joie, dans le cours fortuné de leurs jours, et ces jours ont-ils une durée si assurée qu'il soit superflu pour eux d'en régler le cours ou d'en prévoir la fin ? Ou bien sont-ils maîtres de leurs pensées à ce point, que nulle distraction ne les empêche de les maintenir toujours dans un parfait équilibre, en sorte que jamais le besoin d'une halte ne se fait sentir, ni pour réfléchir, ni pour se reposer ? Nous l'ignorons. Ce qui nous semble indubitable, c'est que, pour un grand nombre, cette halte est bienfaisante comme le sont l'eau, l'ombre, et le repos, aux voyageurs altérés et fatigués. Il est certain aussi qu'en ce jour, notre pauvre héroïne comptait parmi ceux-ci. C'est pourquoi, en quittant la mère Madeleine, au lieu de monter dans sa chambre, elle retourna à l'église, et là, pendant une heure entière, elle savoura à son aise la douceur de l'allègement complet de son cœur dans ce silence profond, dans cette sécurité divine, qui ne tient pas seulement à l'abri momentané et extérieur où l'on se trouve, mais au sentiment plus intime d'un abri intérieur, réel et permanent, contre lequel rien ici-bas ne peut rien.

Si l'on considère tout ce qui avait déjà agité et troublé cette jeune fille ; si l'on se rappelle que la redoutable séduction de l'amour avait passé près d'elle sans la ternir, sans doute, mais non sans produire son effet accoutumé, qui est de désenchanter tout ce qui n'est pas lui, apprendra-t-on avec un grand étonnement qu'en ce moment, en ce lieu, à cette heure, l'idée lui vint d'arrêter là sa vie et, sans aller plus loin, chercher un bonheur, impossible désormais, ou une destinée à tout jamais imparfaite, de se vouer à la plus haute de toutes,

celle dont Dieu seul et ceux qu'il a le plus aimés ici-bas, les enfants et les pauvres, sont l'objet ?

Déjà même à Florence, pendant ses jours d'angoisse, le cloître de Sancta-Maria lui était apparu comme un refuge, et plus d'une fois l'idée de ne plus le quitter s'était présentée à son esprit, comme tout à l'heure encore, en écoutant les paroles de la mère Madeleine. Mais en ce moment cette idée se formula avec une intensité nouvelle et s'empara de son imagination avec une vivacité qu'elle n'avait jamais eue auparavant.

Elle l'accueillit et s'y livra bientôt avec une sorte de pieuse ivresse. Elle goûta d'avance l'amère jouissance du sacrifice, elle accepta avec un transport intérieur la perspective de renoncement complet à toutes les joies de la vie ; et, lorsque enfin elle acheva sa longue méditation et se décida à quitter l'église, il lui sembla qu'elle venait d'y avoir une inspiration surnaturelle.

Elle aurait voulu pouvoir aller trouver sur-le-champ la mère Madeleine ; mais elle savait qu'à cette heure elle ne pourrait lui parler. Les enfants étaient revenus en classe, et plus tard une heure entière était donnée vers la fin du jour, aux pauvres qui de près et de loin venaient la consulter sur leurs affaires ou lui conter leurs peines. Le matin avait lieu la distribution des aliments, des remèdes et des secours de tout genre donnés à leurs besoins matériels ; le soir était consacré à l'exercice de la charité sous une autre forme, et ceux qui avaient recours à celle-là étaient souvent plus nombreux que les autres.

Fleurange ne l'ignorait pas ; aussi elle se décida à demeurer tranquillement dans sa chambre sans chercher à rejoindre la mère Madeleine avant souper.

Seulement, lorsqu'à la fin de la classe elle vit deux religieuses se diriger avec les enfants vers le bois d'orangers, elle descendit et se joignit à eux pour aller y faire la prière qui terminait leur journée.

La vigne en fleur dans le verger joignait sa fine et douce odeur à celle des orangers, et lorsque ce petit bois parfumé retentit du chant des enfants, on eût dit qu'avec leurs voix, la nature tout entière envoyait au ciel son encens. La prière finie, la jeune fille se mêla aux religieuses et à leurs élèves, et ce fut comme un retour de quelques instants, aux jours paisibles de son enfance ; puis vint l'heure silencieuse du réfectoire. Enfin, le souper terminé, Fleurange se disposa à aller retrouver la mère Madeleine. Elle savait qu'elle ne la trouverait pas dans son parloir, mais sur la terrasse qui du haut du cloître donnait sur la campagne. C'était là que pendant la belle saison elle aimait à demeurer jusqu'à la dernière heure du jour.

Ce que Fleurange avait de si pressé à lui dire, nous le savons déjà. Penser tout haut lui était habituel et lui coûtait peu avec la mère Madeleine. Il ne s'agissait d'ailleurs que de reprendre la conversation interrompue le matin, et d'y ajouter le récit de ce qu'elle avait pensé, éprouvé et croyait avoir résolu pendant le temps que depuis lors elle avait passé à l'église.

La mère Madeleine, debout, les bras croisés, l'écoutait cette fois encore sans l'interrompre. En la voyant ainsi immobile à cette place, à cette heure du soir, les traits de son noble visage et les longs plis de son vêtement se détachant sur le fond bleuâtre des montagnes et sur l'azur pourpré du ciel, on l'eût facilement prise pour l'une des visions apparues dans ces contrées à ceux qui les ont fait revivre pour nous et pour toutes les générations. L'illusion n'eut point été détruite par l'aspect de celle qui, assise sur le petit mur d'appui de la terrasse, lui parlait les yeux levés, et dont l'expression et l'attitude eussent parfaitement convenu à l'une de ces jeunes saintes, placées souvent par ces peintres inspirés près de l'image divine et majestueuse de la mère de Dieu.

— Eh bien ! ma chère mère, que me répondez-vous ? dit enfin Fleurange lorsque, après avoir longtemps attendu, elle vit que la mère Madeleine la regardait et secouait doucement la tête sans parler.

— Avant de vous répondre, dit enfin la mère Madeleine, répondez vous-même à une question que je vais vous faire. Croyez-vous qu'il soit permis de se donner à Dieu, dans la vie religieuse, sans vocation ?

— Non, assurément.

— Et savez-vous ce que c'est qu'une vocation ? dit-elle très-lentement.

Fleurange hésita.

— Je croyais le savoir, dit-elle, mais vous me le demandez d'une manière qui me fait maintenant penser que je l'ignore.

— Je vais vous l'apprendre : une vocation, poursuivit la mère Madeleine, tandis que son regard s'éclairait d'une lumière que Fleurange n'y avait jamais vue ; c'est aimer Dieu plus qu'on aime ici-bas la créature de ce monde la plus aimée ; c'est n'avoir jamais pu donner à rien ou à personne sur la terre, un amour qui approche de celui-là ; c'est avoir senti l'impulsion de toutes nos facultés nous incliner vers lui seul. Enfin—poursuivit-elle tandis que ses yeux semblaient pénétrer bien au delà du ciel visible sur lequel ils étaient attachés—c'est avoir compris, dès cette vie, qu'il est tout, tout pour nous, dans le passé, le présent, l'avenir, dans ce monde et hors de ce monde, à jamais, et à l'exclusion de tout ce qui n'est pas lui !

Fleurange, accoutumée à la simplicité habituelle de la mère Madeleine, la regardait avec surprise et se sentit interdite de cet accent, de ce regard nouveau, non moins que des paroles qu'elle venait d'entendre. Une vive rougeur se répandit sur son visage et jusque sur son front.

— Ma chère mère, dit-elle enfin en baissant les yeux, il n'est sans doute pas donné à tous de ressentir un tel amour pour Dieu, surtout de l'aimer ainsi, lui seul, ici-bas. Mais, poursuivit-elle avec émotion, le sacrifice accepté et voulu de toutes les affections et de toutes les joies de la terre, n'est-ce pas un holocauste digne aussi de lui être offert ?

Les yeux de la mère Madeleine reprirent la calme douceur de leur expression naturelle.

— Oui, assurément, ma pauvre enfant, et ce n'est pas là ce que j'ai voulu mettre en doute. Comment le pourrais-je, dans cette maison ouverte à tous ceux qui ont souffert, et où parmi nos sœurs (et ce ne sont pas les moins saintes) il s'en trouve plusieurs qui ont apporté ici des cœurs brisés par les douleurs de la vie ? Toutefois ce n'est pas là cet appel irrésistible de Dieu qui se nomme une vraie vocation ; et ce que je veux vous dire, ma Gabrielle, c'est ceci : telle que je vous connais (et qui vous connaît mieux que moi ?), vous êtes une de celles que Dieu eût appelées ainsi s'il eût voulu que votre vie lui fût consacrée dans un cloître ; et ce n'est pas *vous* qui devez vous vouer à lui par découragement, par désenchantement du bonheur de ce monde. Le combat a été rude, je le sais, et à cause de cela vous voudriez le cesser. Non ! Gabrielle, il faut au contraire reprendre des forces et poursuivre.

Les larmes vinrent aux yeux de Fleurange, et elle baissa tristement la tête

— O ma pauvre enfant, reprit la mère Madeleine, il m'eût été plus facile de vous dire : Restez, ne nous quittons plus ! Il m'eût été plus doux de vous préserver ainsi de toutes les douleurs qui vous attendent encore ! Mais croyez-moi, le jour viendra où vous vous réjouirez que ces douleurs ne vous aient point été épargnées, et où vous reconnaîtrez que celle qui vous parle en ce moment, vous connaissait mieux que vous ne vous connaissez vous-même.

Les étoiles commençaient à paraître dans le sombre azur d'où s'évanouissaient les dernières teintes du soir. C'était l'heure de l'*Ave Maria*. La cloche les en avertit bientôt, et elles récitèrent ensemble la prière accoutumée avant de redescendre dans le cloître.

M<sup>me</sup> CRAVEN.

(A continuer.)

# DEUX CONFESSIONS <sup>1</sup>

---

## I

Je me hâte d'avertir que ce titre n'annonce ni un roman ni un drame ; il s'agirait plutôt d'une comédie, s'il ne fallait arriver à des conclusions tristes. Les personnages dont je veux recueillir la confession sont deux dames idéales, peu discrètes, qui se confessent souvent dans l'endroit où je les ai rencontrées, endroit ouvert à tout venant. Nos dames y parlent volontiers, toujours avec le ferme dessein de se faire entendre. Ce n'est pas dire qu'elles se proposent toujours de livrer leurs secrets, surtout d'avouer leurs péchés. Néanmoins, elles se confessent, et assez souvent, et assez gravement. Le désir de piquer, le besoin d'étonner, un fonds naturel d'impertinence, un certain goût du scandale, la naïveté aussi, quelquefois même un accident de sincérité, cent choses encore amènent au jour tantôt des indications précieuses, tantôt des révélations entières. Au bout d'un peu de temps, on possède tous les secrets, on connaît tous les péchés, y compris les péchés ridicules. Ah ! ce n'est pas beau ni consolant, ni honorable, car la confession est sans repentir et sans lumière ! Ce n'est pas gai non plus, puisqu'enfin tout cela nous met en face d'une maladie de l'âme et d'un malade entêté à ne point guérir. Mais rien n'est plus instructif.

Il est temps de nommer nos deux indiscrètes : l'une est la Science, l'autre est la Philosophie. Deux grandes dames, autrefois ! Je ne suis pas bien sûr des papiers de celles-ci. Sont-elles seule-

<sup>1</sup> Extrait de la *Revue du Monde Catholique*, de Paris, 10 mai 1862.

ment parentes des antiques majestés dont elles portent le blason ? On a lu le portrait de la Science, dans Joseph de Maistre : “ Une prophétesse sublime, sœur aînée de la Poésie, dont elle inspire et règle les chants ; une reine couronnée de la mitre orientale, vêtue d'un manteau d'étoiles. ” Ce n'est pas du tout la personne que j'ai eue sous les yeux ! Celle-ci est petite, voûtée, habillée de cotonnades, chaussée de caoutchoucs, chauve et coiffée d'un bonnet de soie. Elle porte d'horribles bésicles de myope sur ses yeux chafouins. Elle traîne un attirail de compas, de cornues, de marmites ; ses poches sont gonflées de calepins qu'elle consulte à chaque instant ; elle prend le microscope pour regarder un bœuf ; elle parle, elle parle, elle parle ! et sa prétention est de tout savoir et de ne croire à rien.

Sa sœur, dame Philosophie, lui ressemble. Aussi laide, aussi myope, aussi ladre, aussi chargée d'agendas, mais d'une physionomie encore plus vaine et d'un caquet encore plus audacieux, elle fait métier de peser l'impondérable, de disséquer l'invisible, de mesurer l'infini.

L'autre prétend donner la lumière au monde ; celle-ci prétend lui donner la loi. Jusqu'ici, dit-elle, on n'a connu ni l'homme ni Dieu ! elle trouvera l'homme et elle trouvera Dieu. Elle a déjà découvert que Dieu et l'homme sont une même chose, et cette chose, c'est... Mais nous le saurons d'elle tout à l'heure, attendons, et tirons ce beau secret de sa propre bouche.

L'endroit où nous avons recueilli les propos et confessions de ces deux dames est la *Revue des Deux-Mondes*. S'il existe un magasin de confusion sur la terre, une vraie image du chaos, un lieu où règne en permanence la *malaria* qui étiole les intelligences et les cœurs, c'est là. Le génie moderne, essentiellement abêtissant, a inventé de redoutables machines ; il n'a rien ouvert de plus mortel que cet engrenage perpétuellement actif, qui tente l'esprit par les odeurs variées de la littérature, de l'art, de la science, par l'attrait victorieux de la frivolité, et qui, l'ayant saisi, le fait passer par toutes les températures, l'amollit à toutes les vapeurs, l'obscurcit à toutes les fumées, l'amincit sous tous les laminoirs, le broie sous tous les pilons, le triture, le divise, le mélange, le carde, et enfin le réduit à n'être plus qu'une étoupe, sur laquelle toutes les mauvaises dominations peuvent dormir leur insolent sommeil. Le lecteur type de la *Revue des Deux-Mondes* est proprement un énérvé. Examinez à fond le fils de bonne mère bourgeoise, l'homme rangé qui s'est adonné sans préservatif à la *Revue des Deux-Mondes*, dans le désir si naturel de tout savoir à bon marché ; vous trouverez un fumeur d'opium aussi tenasse que le plus empoisonné des chinois. Lors-

qu'il vient de prendre sa dose, il semble vivre. Pour le moment, il a en tête une idée quelconque. Ce n'est pas toujours l'idée de la veille; mais enfin, il parle, ou il récite, et son discours se suit. L'instant d'après, il n'y a plus que l'incohérence dans l'ennui. Plus une idée, plus une pensée ni une volonté entière; c'est l'éteoupe. N'importe qui peut apporter n'importe quel fétiche et le poser sur ce coussin. Un despote cynique disait: "Si j'avais une population à punir, je la ferais gouverner par des philosophes." Gouverne-la toi-même, ô despote! mais fais-la instruire par des philosophes; tu pourras la manger.

Et toutefois, la *Revue des Deux-Mondes* n'existe pas sans quelque dessein de Dieu qui veut savoir la vérité. Pour qui n'y pénètre qu'avec précaution, muni de lumière et d'eau bénite, ce sabbat est plein d'enseignements. Sans doute, on y entend de mauvaises chansons, on y voit des danses libres et des peintures hardies; on y est heurté par la négation, insulté par le blasphème: mais en même temps, l'instruction est grande, et nulle part l'apologétique chrétienne ne peut ramasser plus d'aveux et d'arguments. M. l'abbé Migne a publié un dictionnaire des *Apologistes involontaires*. Quelque soit le mérite de ce livre, la *Revue des Deux-Mondes* vaut mieux; je l'indique au diligent éditeur de la *Patrologie* pour qu'il en tire un supplément aussi précieux que nouveau. Jamais les anciens adversaires n'ont tant dit à l'honneur du christianisme, n'en ont plus clairement démontré la divinité et la nécessité. Outre les littérateurs et les romanciers qui peignent et avouent sans le savoir, outre les philosophes qui révèlent sans le vouloir, la *Revue des Deux-Mondes* met en besogne une multitude d'ouvriers laborieux, instruits, sincères et maladroits. Ils étudient bien les faits, et souvent, par conscience ou par indifférence, ils les présentent bien. Seulement les uns ne concluent pas, les autres concluent de travers, contre les faits mêmes qu'ils viennent d'établir. Prendre les faits et conclure, ou retourner les conclusions fausses et insoutenables, c'est assez pour tirer de la *Revue* une vaste et excellente apologie et rien n'est plus facile. Quelques hommes de bon sens y suffiraient. Ils trouveraient de quoi amuser le public en ajoutant les aveux dont les littérateurs purs, romanciers et poètes, sont prodigues touchant l'état moral et intellectuel de nos générations éclairées. Impossible de mieux peindre le vide, le dégoût, l'ennui, l'horreur du commun, l'impuissance d'en sortir. Chemin faisant, on n'aurait qu'à laisser la parole à ces brillants écrivains et à ces fiers critiques pour donner la preuve que la plupart d'entre eux ne sont pas même médiocres. Cette fameuse *Revue des Deux-Mondes*, Babel de toutes les idées, est aussi la Babel de tous les patois. Elle

a dix fournisseurs attirés qui abusent de la permission d'être lourds, incorrects et plats.

Les deux confessions ci-après pourraient former un chapitre du livre que je propose, et qu'il faudrait intituler : *Les Bulosophes*. Car l'habile directeur de la *Revue des Deux-Mondes* est le type de la sagesse moderne, l'homme à qui la littérature de notre époque a le plus obéi. Il a tout porté sur son dos, il a toujours choisi le chemin, toujours réglé le pas. Ah ! si M. Buloz savait écrire, s'il voulait donner ses *Mémoires*, ou seulement me fournir des notes !

Mais venons à nos confessions. La première nous dit naïvement, ou plutôt honnêtement, ce que la *Science*, aujourd'hui sait, et ce qu'elle espère savoir de l'homme physique. La seconde nous dit comment la *Philosophie* élèvera cet être que la science étudie et comment elle le fera Dieu. On voit que la matière ne manque pas d'intérêt.

## II

J'avais emporté à la campagne quelques volumes de la *Revue des Deux-Mondes*, bien résolu de tout lire. Je tombai sur un compte-rendu des plus récents ouvrages de physiologie. L'article était intitulé : *Du système nerveux* ; l'auteur était M. Paul de Rémusat. Je fus un peu effrayé. Je m'attendais à une exposition de philosophie matérialiste ; je craignais un style frivole et lourd, précieux et barbare. J'entrai néanmoins. Quelle surprise agréable ! Un style clair, élégant sans prétention, des faits curieux, une pensée ferme et modeste, voilà ce que j'ai trouvé.

En fait de physiologie comme de psychologie, il n'est pas rare de rencontrer des gens qui ne savent rien, et qui prétendent expliquer tout. M. Paul de Rémusat questionne habilement ceux qui expérimentent, mais prétend ne rien savoir, et surtout se défend de rien expliquer. Dans les vastes excursions de la science moderne, qu'il escorte en curieux intelligent, il place stoïquement le poteau au-delà duquel elle se targue vainement de passer, et avec quelque succès qu'elle ait cru marcher, il montre qu'elle a fait peu de chemin. A l'encontre de tant de psychologues qui aboutissent au matérialisme le plus doux, ce rapporteur qui ne sort pas de la physiologie, ouvre par sa bonne foi la porte aux conclusions les plus spiritualistes. Il l'ouvre, j'ignore si sa propre raison sait la franchir. On peut l'espérer, et il en paraît digne. Le talent déjà très rare de M. Paul de Rémusat présente tous les caractères qui promettent



un beau développement. Il continuera d'écrire ; je serais étonné qu'il cessât d'avoir l'esprit juste, et que les faiblesses de la science ne lui apprissent pas à connaître promptement les défaillances de la philosophie. Alors il se rendra attentif aux solutions de l'Eglise ; car connaissant par cette science si avancée et pourtant si incomplète les merveilles de Dieu dans la nature et dans l'homme, il comprendra que le Créateur n'a pu vouloir nous laisser devant ce point d'interrogation imbécile, en présence duquel posent superbement la plupart de nos docteurs.

La question qui s'offre dans l'étude du "système nerveux" est de savoir comment l'homme est fait, quels sont les agents de sa volonté, comment la volonté se transmet à ces agents et les fait obéir. Les physiologistes annoncent un peu qu'ils sont en état de répondre à tout cela ; bien plus, ils croient pouvoir dire ce que c'est que la volonté elle-même. Quant à ce dernier point, M. Paul de Rémusat estime avec raison qu'il n'est pas de leur ressort et s'abstient d'y toucher. Quant aux autres, il trouve qu'ils ont fait des expériences curieuses, ingénieuses et belles, mais encore très insuffisantes, laissant obscures beaucoup de choses essentielles, fournissant beaucoup de contradictions, aboutissant à des *desiderata* qui probablement ne seront jamais remplis et certainement en éveilleront d'autres impossibles à remplir.

Il paraît prouvé, dans *l'état présent de la science*, que les nerfs, agents évidents de la volonté, sont de deux sortes : les uns avertissent le cerveau par la sensibilité, les autres exécutent la volonté que le cerveau leur transmet par suite de l'impression reçue. Comment cela se fait-il ? Rien n'est moins clair ; et si c'est bien le cerveau qui transmet la volonté, rien n'est moins sûr. Qu'est-ce que c'est que le cerveau ? Il faudrait savoir ce que c'est que l'âme ; toute la question se trouve concentrée dans cette cachette où le scalpel ne pénètre pas. On peut dire que malgré le scalpel et tous les engins d'études, la vraie merveille de ce merveilleux corps humain ne sera jamais connue. Lorsque la mort le met dans l'état où il peut être vraiment étudié, la vraie merveille n'existe plus, elle a été retirée, elle est ailleurs. Comment apprécier les modifications instantanées, les perturbations sans limites que la mort opère dans le corps humain ? Le chimiste décomposant un corps en trouve-t-il les éléments, et n'a-t-il pas plutôt détruit les éléments par lesquels ces parties qu'il analyse étaient assemblées et formaient un seul corps, ou au moins un tout ? On a compté que certains insectes peuvent étendre et fléchir leurs ailes sept mille fois par seconde. Comment font-ils ? Quelle étude microscopique de l'insecte mort expliquera ce fait, qui révèle que le moucheron et

l'atome enferment plus de force et de vie que le lion ? Il y a dans le corps de l'homme des parties aussi tenues que dans le corps de l'insecte, il y en a d'invisibles, et la plus invisible de toutes, qui fait tout, c'est la vie. Qu'est ce que la vie ?

Ce que l'on sait des parties même les plus visibles et grossières de l'organisation est nouveau et se réduit à rien, quoique immense. " Une différence réelle entre les nerfs qui transmettent la sensibilité et ceux qui conduisent la volonté ou le mouvement, entrevue quelque fois, n'avait jamais été clairement établie. Galien faisait venir les uns de la moelle et les autres du cerveau. Il faut arriver non pas seulement à la physiologie moderne, mais à la physiologie récente de ces quarante dernières années, pour obtenir quelques notions claires sur ces difficiles problèmes, et encore verrons-nous que ces notions sont restées incomplètes, et que bien des choses, comme disait Sénèque, *se meuvent toujours dans les ombres d'un secret impénétrable.* "

Une remarque qui fait invinciblement chavirer toutes ces études morcelées, c'est que l'homme, dans l'innombrable variété des choses qui le composent, forme un tout, et dans ce tout, rien n'est inutile, quoique l'abondance du Créateur semble y avoir mis du superflu. Or, rien ne rend compte de tout. Quand même " le système nerveux " serait parfaitement connu, on ne connaîtrait encore que le système nerveux et pas l'homme. Si la force qui met les nerfs en mouvement vient partie du cerveau, partie de la moelle, la moelle et le cerveau sont également nécessaires à la vie complète. Que serait la moelle sans le cerveau ? Que serait le cerveau sans la moelle ? Qu'est-ce que la combinaison du cerveau et de la moelle, et que serait la combinaison dans le *je ne sais quoi* ?

L'histoire des découvertes de la science est principalement l'histoire de ses déconvenues. Elle ne voit à peu près bien qu'une chose, qu'en général elle ne veut pas voir : la belle et mystérieuse immensité de l'ouvrage de Dieu. Faut de voir cela où elle apprendrait peut-être tout ce que l'homme peut savoir en ce monde, elle rencontre à chaque pas des sphynx railleurs, qui véritablement la bernent et la jettent dans des abîmes d'obscurité et de ridicule. Elle marche, elle s'enfonce, elle allume des flambeaux, elle rencontre des guides sûrs, elle va toucher le but : un agent nouveau se présente, il peut tout dire ; il reste muet ! La science le presse, point de réponse ! ou bien enfin, il parle, et il parle avec évidence, mais que dit-il ? Il dit qu'on a fait fausse route ? On se retourne. Une porte est là. Ouvrons, le jour va luire ! Après bien des efforts, la porte est ouverte : c'est une trappe, tout le système s'y engloutit. Écoutons M. Paul de Rémusat.

“ L'esprit se perd quand on songe aux complications infinies que présente cette science si nouvelle et si peu connue (la physiologie). Les contradictions y abondent, et on y voit se multiplier ces phases scientifiques si fréquentes et toujours singulières, où une théorie, d'abord vraie et triomphante, est renversée par une autre meilleure, qui explique plus de faits, et qui, à son tour, disparaît pour faire place à la première démontrée de nouveau. Les nouvelles raisons sont excellentes ; seulement, elles sont diamétralement opposées à celles qui avaient d'abord fait prévaloir la théorie remise en honneur...

“ M. DuBois Raymond a vu que l'électricité mise en évidence par l'expérience de Galvani est une électricité propre au nerf, mais au nerf moteur seulement. En outre, un autre courant est très appréciable dans le muscle lui-même ; il est dirigé de la coupe longitudinale à la coupe transversale, sans qu'il soit possible de rendre ces deux courants solidaires l'un de l'autre. Aucun des deux n'existe dans la moelle épinière. A quoi donc sert cette extrême complication ? On ne le sait, et il paraît impossible de le prévoir.”

Ainsi, on explique tout, on découvre tout ; mais quand on a tout expliqué, on ne sait rien ; et quand on a tout découvert, on ne voit rien. C'est un fait acquis que l'électricité se rencontre partout dans le corps humain comme dans la nature extérieure. Est-ce la même électricité ? On ne le sait pas, et tous les résultats de tant d'ingénieuses expériences et de prodigieuses trouvailles aboutissent à ceci : “ Rien ne saurait donc être précis dans cette partie de la science, et il faut savoir beaucoup de gré à ceux qui veulent bien s'y consacrer, car ils ont grande chance de consacrer leur vie à collectionner les faits dont les conclusions ne seront tirées qu'après eux...” probablement pour ne rien conclure.

Et de quelle partie de la science n'en peut-on pas dire autant ! Il y a quelques années, un illustre chimiste, parlant aux élèves du lycée Charlemagne, tombait en extase en leur décrivant le progrès et l'avenir des sciences. Il est bon d'écouter ce discours, où se peint la crédulité et l'orgueil de la science matérielle.

“ Jamais, disait donc le chimiste à ces jeunes gens, jamais la pensée humaine n'eut un champ plus libre, une puissance plus irrésistible. Les armes savantes décident du sort des batailles. Nos vaisseaux, animés par des machines puissantes et dociles, bravent les vents et les flots. L'industrie ne connaît plus d'obstacles ; le commerce ne connaît plus de distances, et trouve notre globe trop petit pour notre ambition. L'agriculture abandonne ses procédés antiques ; elle rend la dignité à l'homme en lui don-

“ nant des esclaves de fer que la vapeur anime. Le microscope et la chimie ouvrent aux médecins une connaissance plus étendue et plus sûre de la nature et du jeu de nos organes.” L'illustre chimiste, poursuivant son dithyrambe, parlait de richesses et de droits nouveaux créés par les inventions de chaque jour ; il pressait ses auditeurs d'apprendre sans doute à connaître l'homme et ses devoirs, à aimer la vertu et à maîtriser les passions, mais aussi de s'appliquer à “ envisager en face ces vaillantes forces de la nature que notre siècle à découvertes, et qui, domptées par le génie, révèlent au monde étonné qu'un ordre nouveau vient de naître : *Novus rerum nascitur ordo*, et qu'une civilisation plus large, plus libre, plus indépendante et plus haute s'ouvre aux destinées de l'humanité.”

Hélas ! une chose au moins est bien démontrée par ce paragraphe ; c'est que la chimie, qui se préoccupe principalement de découvrir les corps simples, n'enseigne pas toujours à se défaire du style ronflant et surchargé, et ne rend pas modeste le vain esprit de l'homme ! Il y aurait beaucoup à dire sur la civilisation plus large, plus libre, plus indépendante, plus haute que nous préparent les machines, sur l'avantage d'avoir fait le globe “ trop étroit ” et sur les autres superlatifs empilés par le chimiste orateur. *Novus rerum nascitur ordo* ? Quand Virgile jetait ce cri, en effet prophétique, il ne savait guères quel ordre nouveau allait naître, et si Auguste et le Sénat l'avaient su, ils n'en eussent pas été charmés.

Pendant la science moderne ne grise pas tous les esprits, et parmi ceux-là même qui ne se tournent pas vers Dieu pour lui demander la vraie mesure de l'homme, parmi les admirateurs sincères de la science, beaucoup ne consentent pas encore à juger de ses forces par ses prétentions, et de ses dimensions par ses enflures. Écoutons M. Paul de Rémusat ; sa parole calme et bienveillante dégonfle singulièrement la harangue du grand chimiste :

“ Il faut se résigner à l'incertitude et arriver à cette conclusion presque inévitable après une lecture des livres scientifiques : une grande admiration pour ce que l'on a déjà fait, un grand étonnement qu'il reste tant à faire... Dans la physiologie surtout, la précision et l'exactitude des observations et des expériences sont plus grandes que la clarté des résultats... Notre génération ne connaîtra sans doute point l'explication véritable et claire des phénomènes de la vie et du système nerveux, mais il n'en résulte pas nécessairement que la physiologie ne soit pas une science avancée. Si elle n'a pu encore découvrir la cause des phénomènes qu'elle décrit, les *physiciens* connaissent-ils mieux la pesan-

“ teur, les *chimistes* la cohésion ou l'affinité, les *philosophes* la nature de Dieu et l'essence de l'âme ? ”

N'en demandons pas davantage, on voit que la confession est désintéressée, et que M. Paul de Rémusat ne parle pas pour nous faire plaisir.

Le jeune écrivain, aussi clair et d'aussi bonne foi dans ce dernier mot qu'il l'est ailleurs, nous fait assez entendre de quels philosophes il parle et à quelle philosophie il appartient lui-même, ou du moins vers quelle philosophie il penche. Là-dessus, nous pourrions lui dire ce qu'il saura et ce qu'il ne saura pas. Mais il n'est pas enchaîné dans le doute, et il voit trop l'épaisseur de la nuit pour n'avoir point l'instinct du jour. Quand il aura plus longtemps palpé les ténèbres, les trouvant toujours plus intenses, il fera de lui-même quelque vaillant effort pour en sortir. Contentons-nous de lui dire qu'il y a des philosophes qui connaissent la nature de Dieu et l'essence de l'âme. Ce sont ceux qui ne prétendent point avoir découvert ces merveilles, mais les avoir apprises de Dieu lui-même, créateur de l'âme humaine, à laquelle sa bonté a daigné se révéler afin que l'homme sût de qui il est, ce qu'il est, quelle destinée l'attend, quelle voie il doit prendre pour recevoir enfin la lumière et contempler face à face la vérité.

Dieu est un pur esprit, éternel, qui n'a point eu de commencement et qui n'aura point de fin. Il est le créateur et le souverain maître de toutes choses, visibles et invisibles, et sa seule volonté, qui a tout créé, soutient tout. Il a aussi créé l'homme comme un abrégé de tout l'univers, et il lui a donné une âme, pour que la création toute entière, résumée dans l'homme, connût et aimât son Créateur. C'est cette divine création que la physiologie étudie dans l'homme et ne comprend pas, parce que n'ayant pas trouvé l'âme sous sa loupe et au bout de son scalpel, elle ignore véritablement l'homme et la merveille de la vie. Tous les organes de l'homme sont les serviteurs de l'intelligence, qui doit elle-même recevoir sa direction et sa lumière de l'âme, éclairée de Dieu pour servir Dieu. Mais l'intelligence est une servante souvent révoltée et perfide, qui trahit à la fin l'homme et le corps. Alors l'intelligence subit une diminution de lumière, et bientôt la nuit se fait. Dans cette nuit, l'ordre se renverse; la chair domine l'intelligence livrée à l'orgueil, l'âme vaincue et devenue infidèle perd le sentiment de son origine, de ses droits, de ses devoirs, de sa destinée. Soumise à la matière, elle n'en connaît plus la condition subordonnée, ni la loi: elle l'adore sans la comprendre. C'est là qu'en est la *Science*. Elle a des yeux, et ne voit point. Elle verra quand elle saura ce que savent les petits enfants au catéchisme: que Dieu a créé

l'homme pour le connaître, l'aimer, le servir, et par ce moyen acquérir la vie éternelle.

### III

Après ce bilan de la science exacte, moins pressée de philosopher que de savoir au juste où elle en est, il sera curieux d'écouter la science supérieure, la philosophie proprement dite, qui s'appuie sur les progrès des études physiques pour détrôner Dieu et diviniser l'homme. Car en vain le savant du microscope et du scalpel avoue ses incertitudes et son impuissance ; la philosophie veut faire un dieu de cette créature qui ne se connaît pas elle-même et qui voit le mystère de son être se cacher toujours dans des profondeurs plus obscures à mesure qu'elle s'acharne à le saisir. Nous allons retrouver ici M. Scherer et M. Renan, dont nous parlions dans l'avant dernier numéro de la *Revue* ; l'un le servant, l'autre le docteur en vogue de la philosophie nouvelle. Ils nous mettent à même de donner à cette philosophie son vrai nom, qui est fort ancien ; et ce nom à son tour nous livrera le fond de la science, osons dire le fond du sac philosophique. Mais d'abord faisons un peu l'histoire. Repassons les origines de la science nouvelle, nous en constaterons ensuite le caractère et l'état présent, et il ne sera pas difficile, pour conclure, d'en indiquer l'avenir, qui sera ou un avortement ou une destruction.

La vérité est une, elle repose sur des fondements immuables comme elle-même ; elle devra être vaincue dans le temps, en ce sens que la multitude des hommes pourront l'abjurer ; mais ceux qui l'abjureront ne pourront la détruire<sup>1</sup>. La défaite que subira la vérité ne sera autre chose qu'un voile jeté pour un instant sur les splendeurs toujours visibles aux regards des élus et destinées à un éclat éternel. Seulement, parmi les misères de ce monde, l'esprit humain ne sait et ne saura jamais à la fois ni toute la vérité ni toutes les raisons qui établissent la vérité. Là, sans doute, est le rôle providentiel de l'hérésie : *Oportet hæreses esse !* Dans son effort perpétuel pour envelopper la vérité de ces ténèbres auxquelles il devra une heure de règne quasi absolu, l'esprit d'erreur contraint

<sup>1</sup> Quand l'ordre des siècles sera révolu, les mystères de Dieu consommés, ses promesses accomplies, son Evangile annoncé par toute la terre ; quand le nombre de nos frères sera rempli, c'est-à-dire quand la sainte société des élus sera complète, le corps mystique du Fils de Dieu composé de tous ses membres, et les célestes légions où la désertion des anges rebelles a fait vaquer tant de places entièrement rétablies par cette nouvelle recrue ! Alors il sera temps, chrétiens, de détruire tout à fait la mort et de la reléguer pour toujours aux enfers d'où elle est sortie. Bossuet, *Sermon pour le jour des morts*.

l'esprit de foi à chercher, à implorer, à obtenir de Dieu les effusions de lumière qui éclairent davantage son œuvre infinie. L'histoire de l'erreur est l'histoire du développement de la vérité.

L'erreur aussi a son unité : dans ses formes multiples, elle est toujours la révolte de la raison et de la volonté de l'homme contre la raison et la volonté de Dieu.

Pour réprimer cette révolte, plus ondoyante et plus variée que les replis du serpent qui en fut le premier symbole, l'esprit de foi n'a jamais cessé d'étudier les transformations sans nombre de l'esprit d'erreur. Il s'est appliqué à les discerner. Les ayant discernées, il les a attaquées et il les a vaincues. Souvent, comme aujourd'hui, l'esprit d'erreur s'est targué d'avoir enfin dérouté son patient adversaire. Il a crié que les sectateurs du Christ ne savaient rien, n'étaient que des endormeurs de la pensée, et qu'il était la pensée, lui. Les Gnostiques ont dit cela, Plotin et Porphyre l'ont dit, Julien l'a dit, Luther et Voltaire et mille autres l'ont dit ; mais la réponse et la victoire n'ont jamais manqué, n'ont même jamais tardé.

Comme la vérité a ses faits certains et ses principes éternels, l'erreur a ses principes mobiles et ses faits supposés. Le sophisme s'établit toujours sur des traditions historiquement fausses, sur une science qui ignore la nature, sur des notions que l'esprit accepte *a priori*, mais que la raison n'éclaire point. Tels sont les instruments de l'erreur dans tous les temps, et ceux qu'elle emploie encore. Elle les dit nouveaux ; tout au plus en a-t-elle remis à neuf quelques-uns. Pour se rassurer complètement sur l'effet de ces armes renouvelées, il suffit de considérer le camp de l'apologétique chrétienne, si agrandi depuis quelques années et devenu si laborieux. Nous en avons dernièrement visité une partie, la partie française, et cette course rapide nous a montré un spectacle d'activité qu'aucune entrave ne décourage. Il en est de même partout selon les nécessités, selon les périls. Partout l'apologétique est à l'œuvre. Elle étudie simultanément et avec une ardeur croissante tout ce qu'elle doit étudier : la méthode scientifique acceptée dans l'enseignement contemporain,—les principes métaphysiques sur lesquels s'appuie la science moderne,—les faits acquis par les sciences positives,—les règles diverses que suit la critique,—les conclusions morales que l'on déduit de ces théories. Ce sont là, en effet, les principaux moteurs du mouvement intellectuel et moral qui emporte l'humanité ; l'état des esprits dans un siècle dépend des solutions acceptées sur ces questions diverses. Le clergé ne l'ignore pas et se met en mesure de faire prévaloir les solutions catholiques.

Un de nos évêques, Mgr. Génoulhiac, a commencé et mené jusqu'au concile de Nicée une belle entreprise, qu'il faudrait continuer jusqu'à notre époque. Ce serait de suivre le développement et le progrès de l'apologétique selon les erreurs du temps. Au polythéisme et à ses traditions mythologiques, les Pères opposent la vérité historique sur l'origine des dieux. Aux sophismes des philosophes grecs et de l'École d'Alexandrie, Clément et Saint Augustin répondent par la clarté profonde et sublime de la philosophie chrétienne ; ils savent retenir de Platon ce que la raison peut admettre et ils christianisent le plus beau génie de l'antiquité. Aux légistes de l'ancienne Rome, l'apologétique démontre la supériorité de la morale chrétienne et réforme la plus sage législation du monde païen. Lorsque l'hérésie attaque directement le dogme, l'apologétique lui répond par la triple autorité de l'Écriture, de la tradition et de l'Église. Dans le moyen âge, Aristote envahit les écoles : Saint Thomas christianise Aristote, et se plaçant sur le terrain même de ses adversaires, il les combat avec les armes qu'ils ont choisies.

Lasse de toute autorité, la raison de l'homme, par la voix de Luther, proclamé son indépendance ; sans rejeter encore l'ordre surnaturel chrétien, elle nie l'Église infallible et méprise les traditions ; les apologistes des seizième et dix-septième siècles ventent l'autorité doctrinale et les traditions apostoliques ; on voit s'élever ces grands docteurs et ces grands savants à la tête desquels brille Suarez, et l'hérésie, qui avait tant proposé d'étudier et de discuter, n'a d'autre ressource que de faire la nuit par la force des armes ; contre la lumière, elle recourt à l'incendie. L'hérésie fut la plus forte dans une partie de l'Europe, et elle affaiblit le sens moral des peuples qui, selon l'expression de Joseph de Maistre, parvinrent à la vomir. A-t-elle vaincu, cependant ? Non. Elle a abjuré. Pour créer des ennemis au catholicisme, elle a cessé d'être chrétienne. En tant qu'hérésie, c'est elle qui est vaincue. Seulement, en mourant, elle a enfanté un fils plus redoutable qu'elle même, et ainsi elle suscite à l'apologétique de nouveaux combats.

La révolte contre l'Église devait aboutir à la révolte contre Jésus-Christ et contre l'idée de Dieu. Elle y est arrivée rapidement. Dès la fin du dix-septième siècle, le génie de Fénelon et la raison de Leibnitz pressentirent ces hommes téméraires qui, *franchissant toutes les bornes, devaient apprendre à douter de tout.*<sup>1</sup> L'oreille de Fénelon entendit un bruit sourd d'impiété. Dans ses

<sup>1</sup> Fénelon, Sermon sur l'Épiphanie.



lettres au Duc d'Orléans, il voulut sauver de cette tempête doctrinale les vérités premières de la philosophie et les principes essentiels de toute démonstration évangélique, mais il s'adressait à un complice de l'ennemi. Les princes et les grands de la terre entraient dans la conjuration anti-chrétienne. L'unité du monde était brisée entre les nations et dans chaque nation; le dix-huitième siècle fut ce qu'il devait être, un siècle de ruines. Il s'ouvrit par les sectaires, il se ferma par les bourreaux. Les bourreaux rencontrèrent les martyrs, les martyrs léguèrent leur sang aux reconstruc-teurs. Sur les ossements des martyrs, le combat a recom-mencé. L'esprit d'erreur poursuit son œuvre et veut réduire les ruines en poussière; l'esprit de foi poursuit son œuvre: il veut sauver ces ruines et reconstruire l'édifice, non pas sans doute dans les mêmes dimensions, mais sur le plan agrandi que révèlent les efforts mêmes tentés pour le détruire. Notre temps verra la lutte la plus ardente qui se soit livrée sur les grands intérêts de l'humani-té. Telles sont devenues les proportions du combat, que cette lutte, sans doute, serait décisive, si rien pouvait être décidé du monde et dans le monde autrement que par l'intervention person-nelle du Fils de Dieu. L'humanité quoiqu'elle fasse, n'a pas et n'aura jamais dans ses mains toute sa destinée.

Les catholiques, fidèles à Dieu et à l'autorité infaillible de Dieu dans l'Eglise, affirment les droits et les devoirs de la vie surna-turelle, sans abdiquer en rien les légitimes prérogatives de la raison. Quelques dissentiments entre eux sur des idées et des insti-tutions variables, sur des opinions que la philosophie est libre de rejeter, ne les empêchent pas d'être unis dans l'affirmation des vérités surnaturelles que l'Eglise enseigne.

Le Dieu des catholiques est vivant; il est le principe de toute puissance, de tout droit, de tout devoir: la nature et ses lois, l'homme et sa liberté sont soumis à sa main créatrice et maîtresse; au-delà même de la nature et de la raison, il enseigne à l'âme une destinée plus excellente, et il contraint l'humanité d'entrer dans cet ordre nouveau de gloire. Il nous appelle, il veut qu'on obéisse. Accepter le don que Dieu fait devient pour l'homme un devoir.<sup>1</sup>

Contre les catholiques, s'élèvent—ensemble les Protestants et les Rationalistes. Tout en proclamant l'indépendance de la raison, les protestants ont voulu cependant sauver l'ordre surnaturel chrétien; mais le rationalisme a fait de cruels ravages dans les diverses communions de la prétendue Réforme! Les esprits les plus éclairés et les plus sincères n'y ont pas échappé; le Rationa-

<sup>1</sup> Instruction de Mgr. l'Evêque de Poitiers, sur les erreurs du temps présent.

lisme a souvent détruit en eux jusqu'à la notion de l'ordre surnaturel.

M. Guizot voit la vie surnaturelle dans l'action providentielle de l'Être infini, Dieu, qui gouverne les choses et les hommes (Etudes morales). Il croit même que " quand Dieu a créé l'homme pensant et libre, il ne lui a pas livré la décision de ce qui serait ou ne serait pas la vérité. La paix permanente des esprits dans une foi unique n'est ni dans notre nature ni dans notre destinée. Le genre humain est voué au travail et à la lutte dans la recherche de la vérité, non pas du repos dans le sein de la vérité. (La Société Chrétienne).

Ces doctrines sont la négation radicale de la foi et même de la certitude.

M. de Pressensé, protestant de fait et de cœur, et M. Charles de Rémusat, protestant d'esprit, déiste, acceptent sans bien voir où ils vont, des principes tout aussi destructifs de la vraie vie chrétienne. M. Scherer, protestant d'origine, fait un pas de plus, un pas décisif : chez lui, le Rationalisme triomphe jusqu'à détruire l'idée chrétienne de Dieu, et jusqu'à diviniser l'humanité. Bonald disait : " Le déiste est un homme à qui, dans sa courte carrière, le temps a manqué pour devenir athée. M. Scherer et M. Renan, qui va venir, sont encore jeunes ; mais *la valeur n'attend pas le nombre des années.*

Avec M. Scherer, nous entrons dans la philosophie pure, nous venons de le voir ; entre le catholicisme et ses adversaires, la lutte a pour objet, d'abord, la notion du surnaturel. †

Les protestants ont logiquement perdu cette notion. Parmi les philosophes, les uns, sans vouloir discuter la doctrine de l'ordre surnaturel, nient qu'il y ait pour l'homme un devoir d'aller au-delà des idées que la raison leur semble fournir sur Dieu, la nature et l'humanité. La raison et la foi sont deux routes parallèles, disent-ils, qui aboutissent également au terme final de la destinée humaine. Les dogmes sont omis ; la morale est soumise à la critique de la raison. Dieu gouverne l'univers, mais la prière est inutile et le miracle une impossibilité, car les lois de la nature ne changent pas. Et les *philosophes séparés ainsi que ceux-ci* se qualifient eux-mêmes, saluent respectueusement l'Eglise, à condition de ne lui point obéir.

Plus hardis dans la logique de l'erreur, les philosophes que l'on peut appeler humanitaires nient à la fois, et la vie surnaturelle, qui est l'essence du catholicisme, et le Dieu personnel de la philosophie *séparée*, ils en font l'aveu sous une forme encore pudique, celle du doute ; mais ce doute ne déguise plus l'hégélianisme où

ils sont descendus. “ Quand l'homme, dit M. Scherer, ayant déchiré le voile et pénétré tous les mystères, contempera face à face le Dieu auquel il aspire, *ne se trouvera-t-il pas que ce Dieu n'est autre chose que l'homme lui-même, la conscience et la raison de l'humanité personnifiées ?* ”

On a vu, par le compte-rendu de M. Paul de Rémusat, jusqu'où l'homme a déchiré le voile et pénétré les mystères. M. Scherer trouve que c'est assez, on devine que ce sera bientôt assez pour nier le Dieu vivant et personnel et déifier l'homme. On y arrive par un mécanisme que Hegel a fourni, et qui se résume en trois vérités capitales et triomphantes. Voici ces trois vérités, contenant la *pensée vivante et éternelle* du philosophe allemand. M. Scherer lui-même a pris la peine de les dégager de l'enveloppe scolastique où ce savant homme avait eu la précaution de les cacher.

1<sup>o</sup> Hegel nous a “ enseigné le respect et l'intelligence des faits... Nouveauté immense ! ce qui est a pour nous le droit d'être... La place de chaque chose constitue sa vérité. Nous nous préoccupons moins de ce qui doit être que de ce qui est. La morale, qui est l'abstrait et l'absolu, trouve mal son compte à une indulgence qui est peut être inséparable de la curiosité. Les caractères s'affaissent pendant que les esprits s'étendent et s'assouplissent.

2<sup>o</sup> Seconde vérité de Hegel. C'est le principe “ en vertu duquel une assertion n'est pas plus vraie que l'assertion opposée, et aboutit toujours à une contradiction pour s'élever ensuite à une conciliation supérieure... Cette découverte du caractère relatif des vérités est le fait capital de l'histoire de la pensée contemporaine... Veut-on savoir en quoi la société actuelle diffère surtout des temps qui l'ont précédée, et ce qui a creusé entre le moyen-âge et nous cet abîme où tant de débris achèvent chaque jour de rouler... ? L'édifice ancien reposait sur la foi à l'absolu... Il n'y avait alors ni

1 Voici plus au long le texte de M. Scherer. Il est bon à connaître : “ Jusqu'au siècle dernier, le monde croyait au surnaturel, et le surnaturel répondait à toutes les objections ; aujourd'hui les arguments de cet ordre ne sont pas seulement devenus moins forts, ils sont devenus compromettants, et tandis que le miracle servait jadis à prouver, c'est lui qui a maintenant besoin de preuves...”

“ Avec la foi au miracle sont tombés les principaux arguments des protestants en faveur de l'Écriture ; mais ces arguments seraient plus solides qu'ils ne convaincraient plus personne aujourd'hui.

“ Quand la critique aura renversé le surnaturel comme inutile, et les dogmes comme irrationnels ; quand le sentiment religieux d'une part, et de l'autre une raison exigeante auront pénétré la croyance et l'auront transformée en se l'assimilant ; quand il n'y aura plus d'autorité debout, si ce n'est la conscience de chacun ; quand l'homme, en un mot, ayant déchiré tous les voiles et pénétré tous les mystères, contempera face à face le Dieu auquel il aspire, ne se trouvera-t-il pas que ce Dieu n'est autre chose que l'homme lui-même, la conscience et la raison de l'humanité personnifiées ? ” — (Scherer, *Revue des Deux-Mondes* 15 mai 1861.

doute dans les âmes, ni hésitation dans les actes. Chacun savait à quoi s'en tenir. On ne causait que deux causes dans le monde, celle de Dieu et celle du démon ; deux camps parmi les hommes, les bons et les méchants ; deux places dans l'éternité, la droite et la gauche du Juge. L'erreur était tout ici, la vérité était toute là. Aujourd'hui, *rien n'est plus pour nous vérité ni erreur*. Il faut inventer d'autres mots ; nous ne voyons plus partout que degrés et nuance. Nous admettons jusqu'à l'identité des contraires... La vertu moderne se résume dans la tolérance, c'est-à-dire dans une disposition qui eût paru à nos ancêtres le comble de la faiblesse ou de la trahison."

3<sup>e</sup> Enfin, troisième vérité. " La contradiction est le principe d'un mouvement, et ce mouvement n'est pas seulement l'évolution des choses, il en est le fond. C'est dire que rien n'existe, et que l'existence est un simple devenu. La chose, le fait n'ont qu'une réalité fugitive... qui se produit pour être niée aussitôt qu'affirmée... Le vrai n'est plus vrai en soi." (*Revue des Deux-Mondes*, 15 février.)

Voilà le progrès philosophique ! Voilà où le vent de la négation pousse les esprits qui se prétendent dirigés par la Raison et par la Science, et qui ne sont pas retenus dans le vrai par l'ancre du dogme catholique.

Le panthéisme et le scepticisme, deux synonymes du *rien*, sont au fond des croyances philosophiques modernes. Nous allons nous en convaincre de plus en plus par d'autres confessions qui caractérisent les erreurs les plus communes de nos jours, touchant les bases de toute religion : Dieu, l'âme, le devoir, l'immortalité.

Les modérés de la philosophie démontrent que Dieu est l'infini vivant et personnel ; mais inconséquents avec cette notion de l'Être infiniment puissant et parfait, ils ne veulent pas que Dieu puisse faire des miracles, parce qu'il est trop sage, dit M. Larroque, pour suspendre les lois invariables de la nature. Quant aux thaumaturges, prophètes et mystiques, ils sont *expliqués* : " C'étaient des gens qui vivaient dans un état de vision et d'extase voisin de la folie." L'explication est des plus simples, et elle suffit à l'orgueil des philosophes pour se débarrasser de la grandeur de Dieu. Par un premier crime, au mépris de leur raison même, ils isolent la divinité dans un ciel étranger à l'univers et à l'homme ; par un second crime, ils interdisent à la divinité de franchir ce ciel sans lieu et de se manifester au monde. Point de thaumaturges ! point d'inspirés ! point de miracles ! Car les miracles révèlent Dieu, toujours présent, attentif et agissant. Au moyen des miracles, Dieu se fait connaître et se fait aimer. Les modérés de la philosophie ne veulent pas de l'action particulière de Dieu dans la série des faits

qui régissent les lois naturelles, parce qu'ils n'aiment pas Dieu, et ne veulent pas qu'on l'aime. *Ce qui fait qu'on ne croit pas les vrais miracles*, disait Pascal, *c'est le défaut de charité.*

Mais il faut un progrès dans la philosophie. Elle aussi, elle entend la voix qui dit : *Marche, marche!* Les modérés ont isolé Dieu de la création ; les humanitaires s'avancent à leur tour contre ce Dieu relégué, et le suppriment. L'absolu, l'infini, Dieu enfin n'est plus qu'un mot qui exprime une abstraction. Il faut bien marcher et donner du nouveau !

" L'Infini, dit M. Renan <sup>1</sup>, n'existe que quand il revêt une forme finie. Hors de cette forme finie, Dieu n'existe pas ;" formule identique à celle de M. Vacherot ; " Dieu est l'idée du monde, et le monde est la réalité de Dieu."

" Philosopher, dit ailleurs M. Renan <sup>2</sup>, c'est connaître l'univers. L'univers se compose de deux mondes, le monde physique et le monde moral, la nature et l'humanité. Pour moi, je pense qu'il n'est pas dans l'univers d'intelligence supérieure à celle de l'homme ; en sorte que le plus grand génie de notre planète est vraiment le prêtre (entendez le Dieu) du monde, puisqu'il en est la plus haute réflexion... L'absolu de la justice et de la raison ne se manifeste que dans l'humanité... Envisagé hors de l'humanité, cet absolu n'est qu'une abstraction ; envisagé dans l'humanité, il est une réalité."

D'après ces théories, l'âme humaine n'est plus qu'une manifestation partielle de la vie universelle. On est plus ou moins homme, plus ou moins Dieu. M. Renan ne voit point de raison pour que l'âme d'un Papon soit immortelle.

Sans doute, la philosophie seule ne saurait démontrer invinciblement l'immortalité de l'âme pour tous les hommes ; mais elle prouvera au moins la possibilité de l'immortalité, et même le fait de la survivance. Le Rationalisme humanitaire n'admet pas ces concessions ; il rejette au rang des croyances légendaires et l'enfer et le ciel : " L'ennemi du ciel des scolastiques, dit M. Renan, serait à peine comparable à celui des contemplateurs oisifs d'une vérité sans nuance, à laquelle chacun n'aurait pas le droit de donner le cachet de son individualité." Quant à Satan " plus malheureux que méchant," il n'est que le symbole du génie du mal, et c'est au cœur de l'homme qu'il faut en chercher l'origine et la réalité. <sup>3</sup>

<sup>1</sup> Etudes d'histoire religieuse.

<sup>2</sup> Etudes d'histoire religieuse.

<sup>3</sup> Etudes d'histoire, tentation du Christ.

Hélas ! si M. Renan nous disait du moins comment le génie du mal n'est pas méchant, et pourquoi n'étant pas méchant il est malheureux ? Mais c'est comme dans le corps humain ; il reste des mystères ! Les psychologues et les mystologues ne sont pas plus heureux que les physiologistes ; le " système de l'âme " demeure indéchiffrable comme le système nerveux. Et à ce propos M. Renan, si effrayé de l'ennemi auquel il serait exposé dans le ciel des scolastiques, pourrait se rassurer auprès de la science. Il n'est pas inadmissible pour la raison que Dieu ait pu se rendre aussi intéressant à contempler face à face au sein de sa gloire, et pour l'œil pénétrant de l'amour, que le seul corps humain est intéressant à étudier et à contempler pour l'œil fatigué du physiologiste dans les ténèbres où grandissent, se multiplient et échappent ses merveilles. Redisons le mot de Pascal, qui explique tant de choses : " Ce qui fait qu'on ne veut pas comprendre le ciel catholique, c'est " le défaut de charité."

A travers les mystères qu'elle néglige d'aborder, et qu'elle éclairera quand elle sera de loisir, la philosophie humanitaire nous conduit à cette conclusion : les lois invariables de la nature entraînent dans un mouvement de vie tous les êtres, et la résultante dernière de toutes ces forces est dans l'humanité, terme de toutes ces évolutions et de tout progrès !<sup>1</sup>

Néanmoins il ne faut pas rire ! Cela veut dire que la créature vit de sa vie propre. C'est l'orgueil de satan révolté. Au fond de ce verbiage, il y a la négation du droit, la négation du devoir, la négation de la responsabilité morale, et toute la société est ruinée par sa base.

L'orgueil est puni par la folie. Nous voyons l'homme qui s'est fait Dieu tomber dans les aberrations de la métempsychose, rouler dans les superstitions du spiritisme ; mais ce n'est pas tout le mal. Les erreurs de l'orgueil n'ont pas cours seulement parmi les purs philosophes. Le roman, le théâtre, le journal viennent à la suite, battent monnaie avec ces lourds lingots fondus par la philosophie, et frappent au coin souverain de l'erreur la pensée qu'il faut jeter dans l'esprit du peuple. C'est là qu'on voit les applications pratiques des idées de Hegel sur la transposition des faits, sur les degrés de la morale, sur la nuance, sur l'identité des contraires, etc.

Au point de vue social, l'autorité n'a plus de raison d'être, puisque Dieu est éliminé du gouvernement de l'univers, relégué dans un ciel de convention où, d'après le plus hardi Rationalisme, son

1 Renan, Etudes d'histoire religieuse.

nom n'exprime qu'une abstraction vaine, et n'est que la forme prête à disparaître d'un ordre d'idées disparues.

La famille est dissoute comme la société. Tout le système moral du plus grand romancier moderne se condense dans cette règle immorale : que l'amour sincère de la créature pour la créature expie les désordres passés, sanctifie la passion actuelle... et ne lie point pour l'avenir.

Ces pitoyables doctrines sont affirmées *à priori*. Les faits historiques ou scientifiques allégués comme preuves de la religion chrétienne ou d'une saine philosophie que la religion admet, on les écarte, on ne daigne pas les discuter.

“ La question fondamentale, dit M. Renan<sup>1</sup>, sur laquelle doit rouler la question religieuse, c'est-à-dire la question du fait de la révélation et du surnaturel, je ne la touche jamais ; non que cette question ne soit pas *résolue pour moi avec une entière certitude*, mais parce que la discussion d'une telle question *n'est pas scientifique*, ou pour mieux dire parce que la science la suppose *résolue*. A cette polémique, Voltaire suffit.”

Notre docteur n'est pas controversiste ! Mais il veut être critique, et il prétend appliquer à la religion chrétienne les principes de critique adoptés pour les autres branches de l'histoire ; quoiqu'il y ait là un aveu d'impuissance, nous devons reconnaître son adresse. L'on peut espérer de gagner quelque chose contre Dieu en refusant de le recevoir dans l'histoire autrement que comme un homme ou comme une idée humaine.

Voici donc d'après quels principes de critique M. Renan discute les origines chrétiennes et les faits qui en sont le point de départ.

La critique<sup>2</sup>, dit-il, a deux manières de s'attaquer à un fait merveilleux (quant à l'accepter tel qu'il est, elle n'y peut songer) : 1<sup>o</sup> Admettre le fond du récit, mais l'expliquer en tenant compte du siècle et des personnes qui nous l'ont transmis, des formes reçues à telle ou telle époque pour expliquer les faits ; 2<sup>o</sup> Porter le doute sur le récit lui-même et rendre compte de sa formation sans lui accorder de valeur historique.

En observant avec un peu d'audace cette pratique ingénieuse, M. Renan réussit à conclure qu'il y a eu un travail légendaire sur la vie de Notre-Seigneur, analogue à celui de tous les poèmes, et au moyen duquel un héros réel devient un type idéal. Les évangiles sont un écho des bruits de la première génération chrétienne ; le travail légendaire a déterminé leur texte “ après plusieurs siècles

1 Etudes d'histoire religieuse, Préface, page XI.

2 Etudes d'histoire, — Historiens critiques de Jésus, page 137.

de variations." Pour dire la vérité, cette dernière assertion, comme toute la méthode, est simplement une impertinence. La vraie science n'en est pas à prouver l'âge des évangiles. Elle le fixe à la date qu'assigne le nom des auteurs, et les variations même dont parle M. Renan fournissent une démonstration irréfragable de l'antiquité et de l'authenticité de ces récits fondamentaux.<sup>1</sup> Le critique ne l'ignore pas, mais il a besoin de ne le point savoir, et il parle à un monde qui veut être trompé.

L'erreur forme le milieu doctrinal dans lequel s'agitent les esprits et respirent les âmes au temps présent. La société souffre de l'erreur ; elle se sent dévorée par elle et atteinte jusque dans les sources de sa vie, et toute fois c'est au milieu de l'erreur qu'elle veut vivre ; c'est à l'erreur qu'elle demande la direction, la lumière, le secours. Elle accepte tout de cette main qui n'a presque plus besoin de lui déguiser ses poisons. Le mal patent, l'absurde manifeste sont accueillis comme autrefois les illusions les plus délicatement ourdies pour tromper la sincérité et séduire l'orgueil. On croit le matérialiste qui se vante brutalement de ne pas voir l'âme dans le corps humain, on admire le pédant qui s'accroche à la faute d'un copiste ou d'un scoliaste pour ne pas voir Dieu dans les Évangiles, mais qui, par compensation, prétend découvrir la divinité en lui-même et en ses lecteurs : *Eritis sicut dii!* Toujours le vieil appel du serpent, et toujours les mêmes prodiges ! Livrée aux

1 Voyez en particulier le court et savant opuscule de M. l'abbé Lehir, de la Compagnie de Saint Sulpice : *Étude sur une ancienne version syriaque des Évangiles, récemment découverte* et publiée par le Dr. Cureton. Paris, Lécocoffre, 1859. Après avoir établi l'âge et expliqué la composition de cette version syriaque, l'éminent orientaliste fait la remarque suivante : " Nous y trouvons encore un autre argument pour établir l'ancienneté de nos Évangiles. Si dès le commencement, ou au plus tard vers le milieu du deuxième siècle, ils s'étaient déjà un peu mêlés sous la plume des transcrits, et s'étaient accrus d'emprunts réciproques ; si ces emprunts avaient été faits non-seulement aux synoptiques, mais même à Saint-Jean ; et si des textes altérés de la sorte étaient déjà assez répandus et assez autorisés pour influencer légèrement sur la version latine, l'intervalle d'un demi siècle suffit à peine à cet enchaînement des faits : il est donc impossible d'assigner à la composition de nos Évangiles une date postérieure à celle qu'indique la tradition."

Dans cet opuscule, M. l'abbé Lehir fait mention de M. Renan, qu'il appelle " un écrivain distingué, sur lequel reposaient les meilleures espérances." En deux mots, il lui donne son rang scientifique : " Dans une multitude de questions qui touchent à la question des Livres saints, M. Renan s'est fait le trop fidèle écho des innovations germaniques. Procédant par voie de simple affirmation, il nous renvoie volontiers pour les preuves à la savante Allemagne. Cette savante Allemagne n'est pas infallible, et il est à regretter que ses progrès dans la véritable critique soient arrêtés par le vice de sa méthode. Tenant trop peu de compte de la tradition et de l'histoire, elle substitue souvent à la preuve des témoignages la pure discussion de textes et leur examen critique comme le seul moyen légitime d'en déterminer l'origine et la valeur. La nature a pourvu les oiseaux de deux ailes pour voler : la critique qui se sépare de l'histoire est une critique mutilée, chancelante, qui essaye de voler sur une aile."



plus menaçantes misères, entamée de toutes parts, et déjà en pleine dissolution, la société humaine répète avec une crédulité stupide la moqueuse parole de cet empereur qui se voyait dissoudre : " Je sens que je deviens Dieu ! "

Le libre examen, ce jouet indigne de l'être pensant, a vérifié la parole de Royer Collard : " On ne divise pas l'homme, on ne fait pas au scepticisme sa part; dès qu'il a pénétré dans l'entendement, il l'envahit tout entier." Mais le scepticisme n'est pas un port, c'est un torrent. Il a emporté le protestantisme tout entier sur les terres de la philosophie séparée, qui prétend retenir l'idée d'un Dieu infini en enfermant cet infini dans un ciel extérieur, un royaume d'indifférence d'où il ne veut plus et ne peut plus regarder sa créature, et vers lequel la créature à son tour ne peut plus ou ne veut plus monter. Il a fallu déloger de là, pousser plus outre ! le Rationalisme alors après la conduite des âmes dévoyées, il les a précipitées dans l'abîme où aboutissent tous les torrents de l'erreur humaine, l'abîme de la négation de Dieu, l'abîme du néant de tout, qu'une dérision de Satan sait rendre encore plus absurde, en le proposant comme la déification de l'humanité.

L'Eglise catholique, apostolique, romaine, seule, porte le drapeau de l'autorité surnaturelle de Dieu. Les saignées habilement pratiquées par le scepticisme dans tous les étangs qui contenaient encore quelques flots de source sacrée les font rapidement dériver vers le grand abîme ; bientôt ils seront à sec. Dès à présent on peut dire qu'il n'y a plus d'hérésies particulières ; c'est à choisir entre l'homme fait Dieu du Rationalisme et le Dieu fait homme du Catholicisme.

Qui vaincra ?

L'orgueil de l'homme, a dit Donoso Cortès, et répètent quelques éminents catholiques, l'orgueil de l'homme vaincra la miséricorde épuisée.

Mais il n'est pas impossible de répondre aux textes sacrés et aux raisonnements dont on appuie ces sombres conjectures, et l'Eglise nous permet de ne les point partager. Pour notre part, nous espérons que la miséricorde et la gloire de Jésus-Christ permettront à sa seule parole de vaincre encore l'orgueil humain. Le Saint Esprit soufflera, Dieu enverra des ambassadeurs extraordinaires, et le catholicisme surnaturalisera toutes les nations, malgré les aveuglements de la science et les défis de la philosophie. A l'orient des temps nouveaux, la raison, comme la foi, peut voir un beau siècle se lever pour l'Eglise.

La science, la science catholique délivrera le monde, poussé à sa perte par la science impie. La science catholique donnera le

mot des problèmes qui affolent le genre humain, son flambeau dissoudra les fantômes qui peuplent nos ténèbres. Non-seulement elle continuera de mettre le fidèle à l'abri, *justi autem liberabuntur scientiæ*, mais elle sauvera aussi l'étranger, l'ignorant, même le coupable. Lorsque le Rationalisme moderne aura été vaincu, toutes les forces nouvelles de la civilisation passeront au vainqueur. En paroles de lumières et de feu, portant la croix du Christ, elles crieront par toute la terre : *Vincit, regnat, imperat, liberat.*

LOUIS VEUILLOT.

# NAPLOUSE, OU L'ANCIENNE SAMARIE.

## NOTES DE VOYAGE.

(EXTRAIT.)

---

.....

Naplouse, 11 février 1870.

A trois heures, nous fîmes notre entrée dans la ville de Naplouse, célèbre par le fanatisme et la turbulence de ses habitants. Nous avons admiré, avant d'y arriver, un joli pays plein de verdure et d'arbres, et plusieurs beaux jardins. C'est la contrée la plus fertile que nous ayons vue depuis notre départ de l'Égypte.

Nous traversons toute la ville par des rues horribles ; les pavés en sont extrêmement glissants, et deux ou trois fois mon cheval a failli me jeter à terre. Nous avons, entre autres, passé par un bazar très-étroit, au risque de voir les chevaux mettre les pieds dans des paniers d'orange, ou dans des plats de sésame ou de pain. Pendant que je dirigeais ma monture au travers de ce dédale, en faisant attention de ne pas écraser les marchands accroupis de chaque côté de la rue, et qui se gardaient bien de bouger, il me fallait aussi prendre garde de ne pas m'accrocher la tête dans des haillons étendus au dessus de la rue, sous prétexte de la protéger contre les rayons du soleil, et qui pendaient de tous côtés, couverts de poussière et d'immenses fils d'araignées.

Enfin je réussis à traverser tous ces mauvais pas sans encombres, ni pour moi, ni pour les autres, et nous sortîmes de la ville par l'extrémité opposée à celle par laquelle nous étions entrés. A quel-

ques minutes de marche de la porte de la ville, nous trouvâmes nos tentes dressées, et nous y allâmes descendre de cheval.

Notre campement était placé sur le bord d'un petit ravin, l'autre côté duquel se dresse le mont Hébal, haut de 2,700 pieds, en face du mont Garizim. Une distance de douze cents pas seulement sépare ces deux célèbres montagnes, qui se ressemblent comme deux frères jumeaux. Tout autour de nous régnait une luxuriante végétation. De beaux jardins qu'arrosent d'abondantes sources d'eau, embellissaient le paysage et réjouissaient la vue.

Le territoire de Naplouse est un des plus riches et des plus fertiles de toute la Palestine. C'est ce qui fait que malgré les malheurs subis par cette ville, elle est toujours parvenu à se relever promptement et à reprendre sa splendeur passée. Sous tout autre gouvernement que le gouvernement turc, cette localité serait une des plus avantageuses de la terre ; car il en est peu qui soient autant favorisées par la nature.

C'est dans cette délicieuse vallée que Josué plaça l'arche d'alliance, lorsqu'il réunit les douze tribus d'Israël, en l'an 1445, avant Jésus-Christ, pour prononcer des bénédictions et des malédictions, suivant l'ordre qu'il en avait reçu de Moïse.

En rassemblant tout ce que l'on trouve dans les Saintes-Ecritures et les anciens auteurs sur cet événement, nous pouvons assez facilement nous représenter dans notre imagination ce que fut cette solennité, l'une des plus imposantes que l'on trouve dans l'histoire de la nation juive, de ce peuple qui aimait tant la majesté et l'éclat des fêtes publiques.

Moïse avait ordonné aux enfants d'Israel d'élever un autel au Seigneur sur le Mont-Hébal, quand ils seraient en possession de la Terre-Promise, dans laquelle ils devaient trouver des fleuves de miel et de lait, "*terram lacte et melle manantem*," et de renouveler en ce lieu l'alliance qu'ils avaient faite avec Dieu.

Josué donc, après la prise de Haï, conduisit le peuple à Sichem, pour accomplir tout ce qui avait été prescrit.

Un autel de pierres non polies est dressé sur le mont Hébal, la loi de Moïse est gravée sur ces pierres, et Josué offre des sacrifices. Une assemblée immense, l'une des plus grandes qui furent jamais réunies pour un même objet, est présente. Elle adore le Dieu à qui ces holocaustes sont offerts, le Dieu qui l'a tirée des mains de ses ennemis par des moyens et une protection unique au monde. Lors de son entrée dans la Terre-Promise, le peuple juif comptait, d'après les meilleurs auteurs, environ huit millions d'âmes. On peut penser que la plus grande partie du peuple était présente à la démonstration solennelle ordonnée par Josué. Cette immense

multitude était probablement échelonnée sur le penchant des deux montagnes regardant la vallée intérieure où se trouve l'Arche Sainte. Quel majestueux spectacle ! Les hommes tiennent leurs armes à la main ; les femmes, mises avec ce costume pittoresque que l'on retrouve encore dans le pays, offrent un coup d'œil extrêmement varié. Bientôt le moment est arrivé de procéder à l'objet de l'assemblée. Les chefs et les prêtres partagent le peuple en deux sections. Les six tribus, issues de Rachel et de Lia, sont placées sur le mont Garizim pour prononcer les bénédictions ; et les six autres tribus, descendant de Ruben, qui avait perdu son droit d'aînesse, de Zabulon et des deux servantes de Jacob, reçoivent l'ordre de dire les malédictions du haut du mont Hébal. L'arche sainte est portée entre les deux montagnes par les prêtres et les lévites ; les juges, les officiers et les vieillards se tiennent debout aux deux côtés de l'arche.

Josué alors, élevant la voix, prononce les bénédictions réservées à ceux qui demeureraient fidèles à l'alliance du Seigneur :

“ Si tu écoutes la voix de Jéhovah ton Dieu, toutes ces bénédictions viendront sur toi.

“ Tu seras béni dans la ville, tu seras béni dans les champs.

“ Béni sera le fruit de tes entrailles, et le fruit de ta terre, et le fruit de tes bestiaux, les petits des vaches et ceux de tes brebis.

“ Bénie sera ta corbeille et ta huche.

“ Tu seras béni à ton entrée, tu seras béni à ta sortie...

“ Jéhovah enverra sa bénédiction sur tes greniers et sur toutes tes entreprises...

“ Il t'ouvrira le trésor de ses biens, le ciel, pour répandre sur la terre la pluie en son temps, et pour bénir tous les travaux de tes mains.”

Et à chaque bénédiction les six tribus qui étaient sur le Garizim répondaient : “ Amen ! ”

Ensuite se tournant vers le mont Hébal, Josué appela les malédictions contre les violateurs de la loi :

“ Si tu n'obéis pas à la voix de Jéhovah ton Dieu, en gardant et en accomplissant tous ses commandements et ses ordres que je te prescris aujourd'hui, toutes ces malédictions fondront sur toi et te saisiront.

“ Tu seras maudit dans la ville et maudit dans les champs.

“ Maudite sera ta corbeille et ta huche.

“ Maudit sera le fruit de tes entrailles et le fruit de tes terres, les petits de tes vaches et ceux de tes brebis.

“ Tu seras maudit à ton entrée et maudit à ta sortie.

“ Jéhovah enverra sur toi la malédiction, et le trouble, et la

ruine dans toutes tes entreprises, jusqu'à ce que tu sois exterminé et que tu périsses soudain à cause de tes actions par lesquelles tu l'as abandonné.

“Jéhovah y joindra la peste jusqu'à ce qu'il t'ait consumé dans la terre en possession de laquelle tu vas entrer.

“Ton ciel qui est au-dessus de ta tête, sera d'airain, et la terre qui est sous tes pieds sera de fer.

“La pluie que Jéhovah répandra sur ta terre sera du sable et de la poussière ; il en tombera du ciel sur toi jusqu'à ce que tu sois détruit.

“Ton cadavre servira de pâture à tous les oiseaux du ciel et à toutes les bêtes de la terre, et nul ne les chassera.

“Un peuple que tu ignores dévorera les fruits de ta terre et tous tes travaux, et tu seras opprimé et brisé tous les jours de ta vie.”

Et à chacun de ses horribles anathèmes, le peuple, placé sur le mont Hébal, répondait d'une seule voix par de solennelles acclamations, en ébranlant les échos des collines et des montagnes voisines.

Trop souvent, cependant, ce peuple au cœur dur oublia ses serments solennels, et la vue du Garizim et de l'Hébal ne lui rappela pas toujours son devoir, ni les terribles châtimens auxquels il s'était soumis dans ce pacte d'alliance avec Jéhovah, fait en présence du ciel et de la terre. Mais l'histoire nous dit que les malédictions qu'il s'était jetées sur lui-même, l'accablèrent de leur vengeance et le rappelèrent à la loi.

Aussitôt après notre arrivée au campement, et sans prendre aucun repos, je montai sur un cheval frais, et je commençai, accompagné d'un guide, l'ascension du Garizim, la montagne des bénédictions. M. Pinsonnault se sentit trop las pour m'accompagner.

En suivant le sentier qui conduit au sommet du Garizim, je traversai d'abord une petite rivière et plusieurs jardins plantés de beaux arbres. Ces arbres étaient alors couverts de fleurs et ils embaumaient l'atmosphère des parfums qui s'en exhalaient. Mais bientôt cette gracieuse végétation disparut, le sol devint plus rocailleux, le chemin plus abrupte et encombré de roches. La dernière partie de l'ascension se fait lentement, quoique la pente soit assez douce pour que l'on puisse se rendre à cheval, jusqu'au sommet de la montagne, qui est couronnée d'un assez large plateau.

Au milieu de ce plateau on voit les ruines d'un grand édifice, qui fut probablement l'église bâtie par l'Empereur Zénon, et dédiée à la Ste. Vierge.

Au nord de ces ruines, on remarque les restes d'une autre construction, dont les fortes murailles, les tours, l'ensemble, peuvent faire croire que c'était la forteresse bâtie par l'empereur Justinien pour protéger l'église dédiée à la mère de Dieu.

Je parvins, aidé de mon guide, à monter sur le haut d'une espèce de tour, recouverte d'un dôme blanc, d'où j'embrassai d'un seul regard un immense et splendide panorama. Je voyais le champ de Jacob, le tombeau de Joseph, le puits de la Samaritaine ; à ma gauche le mont Hébal, noble rival du mont Garizim, d'un côté la Méditerranée, dont la ligne, au bord de l'horizon, se confondait avec le ciel ; au fond du tableau la chaîne de l'Anti-Liban, dont les cimes les plus élevées, couvertes de neige, me paraissaient comme de légers nuages suspendus dans les airs, les parties inférieures de la montagne disparaissant complètement à l'œil par l'effet de la distance. Un pli de la montagne et un rideau d'arbres me cachaient Naplouse.

De là mon guide me conduisit à l'endroit où les Samaritains de Naplouse font encore tous les ans à la Pâque, des sacrifices comme sous l'ancienne loi.

Chacun connaît les événements qui donnèrent naissance à la secte des Samaritains.

Les rois d'Assyrie, ayant amené les habitants de la Samarie en captivité, envoyèrent des Chuthéens et d'autres peuples idolâtres pour occuper les villes et les maisons désertes des Israélites. Mais bientôt ces étrangers furent ravagés par des bêtes féroces qui les dévoraient sans pitié. Ils crurent que ces malheurs étaient dûs à la colère de la divinité du nouveau pays qu'ils habitaient et dont ils ignoraient le culte. Ils demandèrent donc au roi d'Assyrie, Asarhaddon, de leur envoyer des prêtres juifs ; ce que fit ce dernier. Ils écoutèrent leurs enseignements, mais ne les suivirent pas, car l'Écriture dit qu'ils continuèrent de servir leurs faux dieux, tout en adoptant probablement quelques-unes des coutumes et certains principes des Juifs, puisqu'on trouve parmi eux le Pentateuque en grande vénération.

Telle fut l'origine première des Samaritains ; ils étaient des étrangers idolâtres, des gentils, que les Juifs repoussèrent toujours loin d'eux et avec lesquels ils ne voulurent jamais avoir de communications. Un incident vint mettre le comble à cette animosité et donna lieu à la construction sur le Garizim d'un temple rival de celui de Jérusalem.

Manassés, père du grand-prêtre Jaddus, raconte l'historien Joseph, avait épousé contrairement à la loi de Moïse, une Chuthéenne, fille de Sanaballet, gouverneur de Naplouse. Les Juifs orthodoxes de

Jérusalem réclamèrent contre cette violation de la loi, et obligèrent Manassès ou à répudier sa femme, ou à quitter les fonctions qu'il remplissait dans le temple. Comme il tenait plus à sa place qu'à sa femme, il alla à Naplouse exposer son embarras à son beau-père. Sanaballet lui dit que pourvu qu'il voulût garder sa fille, il le ferait établir grand sacrificateur et prince de la Judée. Effectivement, il obtint le consentement de Darius pour bâtir un temple semblable à celui de Jérusalem sur la montagne de Garizim, et tous les Juifs qui avaient violé la loi de Dieu en contractant des mariages avec des femmes étrangères, tous ceux qui violaient le Sabbat, qui mangeaient des viandes défendus, ou qui avaient commis quelque autre crime, quittèrent Jérusalem avec Manassès; ils vinrent en Samarie professer la religion qu'ils avaient obtenu de la libéralité du grand roi, et dirent qu'on leur faisait tort à Jérusalem<sup>1</sup>.

Par suite de cet événement la religion des Samaritains se rapprocha beaucoup de celle des Juifs. Voici quelles en étaient les principales croyances; ce sont encore celles que professent aujourd'hui les survivants de la secte.

Le Pentateuque est leur Bible et toute leur Bible : c'est la règle de leur foi, de leurs mœurs et de leur culte. Ils croient en un seul Dieu, rejettent les trois personnes de la Ste. Trinité et pratiquent la circoncision. Ils n'admettent qu'un seul législateur et prophète, qui est Moïse, et repoussent tous les autres. Ils croient à la venue du Messie, suivant la promesse contenue au Deutéronome<sup>2</sup>. "Prophetam de gente tua et de patribus tuis sicut me, suscitabit tibi Dominus Deus tuus."

Mais, suivant eux, le Messie doit être un homme semblable, quoiqu'inférieur à Moïse. Ils croient à une vie future de récompense et de punition, ainsi qu'à la résurrection des corps. Ils observent scrupuleusement toutes les grandes fêtes ordonnées par le Pentateuque, et la Pâque et la Fête des Expiations sont considérées les principales. Ils célèbrent aussi la Pentecôte par des prières dans leur Synagogue, et par une procession au sommet du Garizim. Le jour de la fête des Tabernacles, ils construisent des baraques ou berceaux de feuillage, dans leurs cours ou sur le toit de leurs maisons, absolument comme les Juifs, et ils y demeurent pendant sept jours, allant chaque jour en pèlerinage au sommet de la montagne sainte. Il est remarquable qu'ils célèbrent aussi la fête des Lots, qu'ils disent avoir été instituée en honneur de la mission de

<sup>1</sup> Mgr. Mislin, t. III, p. 225.

<sup>2</sup> C. XVIII, 15.



Moïse en Egypte pour délivrer Israël. Les Juifs, au contraire, la célébraient en souvenir de la délivrance de leur nation par le dévouement héroïque de la reine Esther. Ils observent très-strictement le jour du Sabbat, et se conforment aux lois de Moïse, en ce qui concerne la forme extérieure et le travail manuel. Ils paraissent même plus sincères que les Juifs dans cette observance. Le vendredi soir, leur Sabbat commence au coucher du soleil, et ils font des prières dans l'intérieur de la famille. Le samedi, ils ont trois services dans leur synagogue, le matin, le midi et le soir.

Il y eut toujours, on le sait, entre les Juifs et les Samaritains, une grande animosité. Elle provenait des causes religieuses que je viens d'indiquer et de divers événements politiques que l'on trouvera dans l'histoire du peuple juif. Ce sentiment existait encore du temps de Notre-Seigneur, comme le montre bien cette remarque de la Samaritaine, à qui le Sauveur avait demandé à boire : " Comment toi, qui es Juif, me demandes-tu à boire, à moi, qui suis une femme Samaritaine ? Car les Juifs n'ont point de commerce avec les Samaritains."

L'historien Josephe raconte un singulier débat qui s'éleva entre les Juifs et les Samaritains. Les premiers disaient que le temple de Jérusalem était le seul qu'on dût révéler, et les Samaritains soutenaient que celui de Garizim était le vrai temple. La contestation fut portée devant le roi Ptolémée. Avant de prendre connaissance de la cause, il ordonna que les avocats qui perdraient seraient mis à mort. Il réunit un grand conseil, et on entendit les parties. Les Juifs prouvèrent avec tant d'évidence que le temple de Jérusalem était le seul temple bâti conformément à la loi de Moïse, que les deux avocats des Samaritains perdirent leur cause et furent mis à mort<sup>1</sup>.

En lisant cette histoire j'ai pensé que si la même loi existait encore, je n'aurais pas perdu ma seconde cause. De plus, ce serait un moyen très-efficace de prévenir l'encombrement de la profession légale dont on se plaint dans ce pays.

La nation des Samaritains n'existe plus, car il est impossible de donner le nom de nation aux deux cents ou deux cent cinquante individus qui professent encore ce culte à Naplouse. Ce sont là les seuls survivants d'un peuple qui, sans avoir jamais eu l'indépendance, a cependant été pendant quelque temps très-nombreux. On les croyait même entièrement éteints, ce n'est que dans ces derniers siècles qu'on les a retrouvés. En 1616, un savant italien réussit à se procurer une copie du Pentateuque samaritain qui fut publiée

<sup>1</sup> Mislin, t. III, p. 227.

par le P. Morin, dans la Polyglotte de Le Jay. Depuis cette époque plusieurs autres voyageurs et plusieurs savants se sont mis en rapport avec les Samaritains ; aujourd'hui, l'Europe possède à peu près tous leurs manuscrits <sup>1</sup>.

Tous les ans les Samaritains célèbrent la Pâque suivant les anciens rites mosaïques. Mon guide me montra l'endroit, sur la montagne, où ils campent lorsque cette fête est arrivée. C'est un plateau de quelques arpents en superficie, dont une partie est entourée d'un mur de pierres sèches, à fleur de terre, ressemblant aux fondations d'un ancien édifice. Au milieu on voit un auge en pierre, d'environ un pied de profondeur sur quatre pieds de long, rempli de cendres et d'os calcinés, restes des agneaux de la dernière Pâque, qui ont été consumés par le feu, suivant la prescription de l'ancienne loi : *"Nec remanebit quid quam ex eo usque mane ; si quid residuum fuerit, igne comburentis."* <sup>2</sup> A côté de cette enceinte, se trouve un puits circulaire de trois pieds de diamètre sur environ huit de profondeur. C'est dans ce trou que les agneaux de Pâque sont cuits : *"Non comedetis ex eo crudum quid, nec coetum aqua, sed tantum assum igni."* <sup>3</sup>

Je n'ai pas eu l'avantage d'assister à la célébration de la Pâque des Samaritains ; je ne puis donc pas en parler comme témoin oculaire. Cependant j'en trouve dans deux auteurs anglais une description que j'ai lieu de croire exacte, d'après ce que m'a dit mon guide et d'après les appareils et les restes que j'ai vus sur le sommet du Garizim.

En arrivant sur le plateau de la montagne, raconte l'un de ces auteurs, je vis que les Samaritains avaient dressés leurs tentes près du sommet. A côté de l'auge, il y avait deux grands vases de métal pleins d'eau, et le puits était rempli de menu bois bien sec. Quelques vieillards récitaient des passages de la Loi ; le reste du peuple reposait sous les tentes. Quelques instants avant le coucher du soleil, huit ou dix hommes revêtus de tuniques blanches s'approchèrent du puits circulaire et commencèrent à dire une espèce de prière. Après plusieurs prostrations, l'un d'eux mit le feu au bucher et un autre y ajouta du combustible. Ils allèrent ensuite près de l'enceinte et y allumèrent un autre feu. Alors tous les hommes adultes, au nombre de quarante environ, sortirent des tentes, et se plaçant derrière ceux vêtus de tuniques blanches, s'u-

<sup>1</sup> Mgr. Mislin, t. m, p. 228.

<sup>2</sup> Exode, XII, 10.

<sup>3</sup> Exode, XII, 9.

nirent aux prières et aux prostrations qu'ils faisaient. Ceci continua jusque près du coucher du soleil. Alors, je vis six ou sept jeunes gens s'éloigner du groupe principal et aller derrière le camp ; ils revinrent bientôt trainant avec eux six agneaux.

Au moment où le soleil disparut de l'horizon, le prêtre, élevant la voix, répéta rapidement ces paroles de l'Exode. "*Immolabitque eum universa multitudo filiorum Israel ad vesperam,*" et en même temps les six agneaux furent égorgés. Pendant qu'ils gisaient par terre, se débattant dans les dernières convulsions de la mort, les jeunes gens plongèrent la main dans le sang et allèrent en marquer le visage de quelques femmes et enfants qui se tenaient à l'entrée des tentes. Les jeunes gens ouvrirent alors les cadavres des victimes, et, versant de l'eau bouillante, ils en arrachèrent la toison. La patte droite de devant et les entrailles de chaque agneau furent coupés et brûlés ; ensuite chaque carcasse fut transpercée d'une broche de bois, avec une barre transversale près de l'extrémité, et ensuite placée avec soin verticalement dans le puits circulaire, qui était maintenant chaud comme un fourneau. Des bâtons furent posés symétriquement à l'orifice du puits, sur lesquels on entassa ensuite de la terre mouillée de manière à boucher hermétiquement le puits. Les corps des victimes devaient rester là jusqu'à ce qu'ils fussent parfaitement rotis, suivant l'ordonnance de la loi : "*Et edent carnes nocte illa assas igni.... Non comedetis ex eo crudum quid, nec coctum aqua, sed tantum assum igni..*"

Toutes ces diverses cérémonies avaient pris quelque temps, et il faisait maintenant tout à fait noir. Une grande partie du peuple se retira pour se reposer. Cinq ou six heures s'écoulèrent dans un profond silence, et ce ne fut qu'après minuit qu'un des hommes en tunique blanche annonça que la fête allait commencer. La lune de Pâques brillait encore haute dans le firmament. Tous les hommes de la congrégation s'étaient réunis autour du puits, et c'est d'assez mauvaise grâce qu'ils permirent aux étrangers de s'approcher pour voir ce qui allait se passer.

Tout à coup le couvercle du puits fut arraché et une immense colonne de fumée et de vapeur s'éleva vers le ciel encore éclairé par l'astre des nuits. Les six victimes, noircies par le feu, furent successivement arrachées du puits avec leurs longues broches ; les contours de leur tête, de leurs oreilles, et de leur pattes étaient encore visibles. Puis les six corps furent placés sur des nattes brunes carrées, qui avaient été préalablement préparées pour les recevoir. Pendant toute la cérémonie on nous avait empêché soigneusement de marcher sur ces nattes et même de toucher aux broches. Les victimes enveloppées dans ces nattes furent transpor-

tées rapidement à l'endroit où le sacrifice avait eu lieu, et ensuite étendues sur ces mêmes nattes entre deux lignes de Samaritains.

Ceux d'entre eux qui étaient vêtus de tuniques blanches avaient gardés leur vêtement de cérémonie ; mais, de plus, ils s'étaient chaussés, ils tenaient un bâton à la main et avaient les reins ceints d'une corde. Tout cela était bien conforme à ce texte du Pentateuque : "*Sic autem comedetis illum : Renes vestros accingetis, et calceamenta habebitis in pedibus, tenentes baculos in manibus...*"

La récitation de prières et de versets du Pentateuque recommença et continua pendant quelque temps, jusqu'à ce que tout-à-coup l'assemblée s'assit à terre, à la façon des orientaux, et tout le monde commença à manger. Anciennement, ils mangeaient debout et c'était plus conforme aux prescriptions mosaïques.

Cependant le silence continuait de régner parmi tous les convives qui mangeaient comme des hommes affamés, et sans doute que la plupart d'entre eux l'étaient considérablement. Ils déchiraient avec leurs doigts des lambeaux de viande, de ces masses noircies par le feu, et les dévoraient à la hâte, "*et comedetis festinanter.*"<sup>1</sup> De temps en temps on portait aux prêtres et aux femmes qui toutes, sauf deux, étaient restées sous les tentes, des portions de viande.

En dix minutes tout fut dévoré, et il y eut une explosion de joie et de gaieté, comme si on eut terminé un bon repas.

Tous les restes furent soigneusement recueillis dans les nattes, placés sur des bâtons au-dessus du trou où l'on avait d'abord fait bouillir l'eau ; le feu fut rallumé et prit bientôt les proportions d'un immense feu de joie. A la lueur qu'il projetait et à la lumière de bougies, on explora le sol de tout côté, et les moindres parcelles de chair et d'ossements que l'on trouva furent jetées dans le brasier. "*Nec remanebit quid quam ex eo usque mane ; si quid residuum fuerit, igne comburetis.*" Les flammes continuèrent encore pendant quelque temps à éclairer cette scène étrange ; puis bientôt le feu s'éteignit et tout rentra dans l'obscurité. Avant le jour, tous les Samaritains descendirent de la montagne, pour reprendre leurs occupations ordinaires.

Et ce sacrifice, ces cérémonies, ils les faisaient du temps de Jésus-Christ ; il les avaient offerts plusieurs siècles avant lui, et ils les célébrent encore ! N'est-il pas étonnant de songer qu'ils retiennent encore presque intactes les institutions mosaïques ; de voir ces Samaritains vivant dans la même ville où ils vivaient quand Jésus s'assit près du puits de Jacob ; et de les trouver, offrant leur sacri

<sup>1</sup> Exode, XII, 11.

fice sur cette même montagne qu'indiqua la Samaritaine au Sauveur, lorsqu'elle lui dit : "*Patres nostri in monte hoc adoraverunt.*"

Mais voici qu'ils s'éteignent. Dans peu d'années, ils auront complètement disparus.

" Il est des races, écrit M. Poujoulat <sup>1</sup>, pareilles à ces rochers du rivage que les flots de la mer battent sans cesse ; les vagues, dans leur colère, rongent les rochers, les percent et leur enlèvent quelque chose de siècle en siècle ; à la fin, après des milliers de tempêtes, l'onde dévorante ne leur laisse plus rien : ils ont disparu. Ainsi, l'antique race des Cuthéens ou des Samaritains, race immobile, battue par les flots des âges et des révolutions, s'amointrissait peu à peu en même temps qu'elle leur opposait une forte résistance ; elle n'est plus aujourd'hui qu'un humble débris d'elle-même, et le jour n'est pas bien loin où les traces des Samaritains s'effaceront."

Lorsque je descendis du haut du Garizim, le soleil commençait à baisser sur l'horizon et j'arrivai à la tente au moment où M. Pinsonnault se disposait à se mettre à table pour dîner.

Même date, 10 h. du soir.

Il paraît que l'endroit où nous avons campé est un lieu préféré des voyageurs ; car plusieurs caravanes sont venues s'arrêter autour de nous. En arrivant, les chameaux se sont accroupis, et on leur a enlevé les lourds fardeaux dont ils étaient chargés. Chaque caravane a allumé son feu pour faire le café. Les chameliers, fatigués de la course de la journée, s'étendent par terre, mangent leur modeste repas, puis allument le narguiléh qu'ils fument pendant de longues heures, tout en causant vivement ensemble. La scène est très-animée, très-gaie et tout à fait pittoresque.

Toutes ces caravanes transportent des marchandises ; il n'y a pas d'Européens parmi eux.

Je me suis promené longtemps au clair de la lune, jouissant parfaitement de ce spectacle original et si nouveau pour moi, repassant en mon âme les scènes majestueuses dont ces beaux lieux ont été, dans les anciens âges du monde, les silencieux témoins et qu'ils rappellent encore au voyageur attentif. La nuit est calme et sereine, la température beaucoup moins froide qu'hier soir. J'entends, dans les montagnes voisines, les loups et les chacals se livrer à un concert étrange. Bientôt les feux autour de nous se sont éteints les uns après les autres ; les Arabes des différentes caravanes se sont roulés dans leurs longs manteaux et se sont cou-

<sup>1</sup> Histoire de Jérusalem, T. I.

chés par terre auprès de leurs chameaux. Cela m'indique qu'il est temps, pour moi aussi, d'aller prendre un repos que j'ai bien mérité par une journée de fatigues.

Djennine, 12 février 1870.

Ce matin, aussitôt après avoir avalé une tasse de café noir, nous sommes rendus à la synagogue des Samaritains, située dans la ville de Naplouse, et au milieu du quartier affecté à cette secte. Nous tenions beaucoup à voir la copie du Pentateuque qui y est conservée précieusement et qui est la plus ancienne au monde.

Après avoir frappé à la porte extérieure du temple et avoir attendu assez longtemps, un homme vêtu d'une robe blanche fort sale vint nous ouvrir. Notre guide lui expliqua le but de notre visite, qui ne parut pas d'abord lui sourire : enfin, après s'être fait un peu prier, il nous laissa entrer. Nous montâmes quelques degrés et nous nous trouvâmes en face de la synagogue et près de la porte d'entrée.

Cette Synagogue est un petit édifice oblong, ayant des enfoncements sur trois côtés. Les murailles sont grossières et blanchies à la chaux ; le toit est voûté avec deux petits dômes au milieu. C'est une construction moderne ; les Musulmans, il y a déjà plusieurs siècles, s'étant emparés de l'ancienne qui était plus belle. L'enfoncement à gauche de la porte d'entrée s'appelle le *Misbah* ou l'autel. Il a environ cinq pieds carrés, et est fermé d'un grand voile en soie jaune. C'est là que l'on garde les livres sacrés. Cet autel est placé de tel façon que le peuple en prière le regarde et se trouve tourné vers le Garizim, au sommet duquel est son principal sanctuaire. <sup>1</sup>

Comme il fallait se déchausser pour entrer dans la synagogue et que cela nous plaisait médiocrement, attendu que nous étions bottés pour le voyage, le gardien nous a apporté sur le seuil du temple, le fameux manuscrit du Pentateuque, le plus ancien et le plus précieux manuscrit qu'il y ait dans l'univers. Pour en faire une description plus exacte, je vais joindre à mes observations personnelles ce qu'en ont dit d'autres voyageurs.

Le manuscrit est gardé dans un cylindre d'argent doré d'environ deux pieds et demi de long, par dix à douze pouces de diamètre. Une pièce de soie rouge, brodée de lettres d'or dans le goût des ouvrages de Damas, enveloppe ce cylindre, qui s'ouvre par le milieu dans le sens de la longueur. Sur l'une des moitiés il y a des dessins en bosse représentant un plan du tabernacle et en montrant

<sup>1</sup> Murray, 320.

tous les détails, avec une légende pour les expliquer. L'autre moitié est couverte d'ornements du même genre.

Après nous avoir fait admirer ce curieux objet d'art, on déroula devant nous le manuscrit. Il a quinze pouces de large, sur une longueur de vingt ou trente verges ; comme nous ne l'avons pas mesuré, il nous est impossible d'en donner l'exacte étendue. C'est un parchemin épais de couleur jaunâtre, et considérablement taché, surtout aux endroits qui sont exposés à la vénération du peuple, le jour des Expiations. Il est usé et déchiré, et a été raccommo-  
 dans plusieurs places. Ce parchemin est roulé sur deux rouleaux de cuivre, dont l'un est fixé à chaque bout. L'écriture est disposée par colonnes transversales, chaque colonne mesurant treize pouces de long par sept de large et contenant environ soixante-dix lignes. On nous a dit qu'il y avait cent dix colonnes en tout. Ce manuscrit est en langue samaritaine et en caractère samaritains ; ceux-ci sont petits et irréguliers. J'ai remarqué que l'encre en était fort noire.

Ce parchemin contient ou contenait le Pentateuque en entier, c'est-à-dire les cinq Livres saints composés par Moïse, la Genèse, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronôme.

Les savants ont beaucoup discuté l'âge qu'avait ce document précieux : Les Samaritains prétendent qu'il fut écrit par Abishua, petit-fils d'Eléazar, qui fut fils d'Aaron, 1630 ans avant l'ère chrétienne ; mais cela n'est généralement pas admis. D'autres supposent que cette copie du Pentateuque fut apportée en Samarie par les prêtres juifs que le roi d'Assyrie envoya aux Chuthéens et aux Babylo-  
 niens pour leur enseigner le culte du vrai Dieu, alors que les bêtes féroces les dévoraient. Le frère Liévin est d'opinion, cependant, que ce manuscrit ne date que de Manassès, premier Grand Sacrificateur du temple de Garizim, vers l'an 330 avant Jésus-Christ<sup>1</sup>. Cette date est généralement admise par les critiques, et elle suffit pour le puissant argument que l'on tire de l'existence de ce manuscrit en faveur de l'authenticité des Livres Saints. En effet, l'original de Moïse existait encore à l'époque où les Samaritains reçurent de Manassès une copie du Pentateuque ; leur copie fut donc faite sur cet original. Or, depuis cette époque, il n'y eut jamais aucun rapprochement entre les Juifs et les Samaritains ; au contraire, la haine ne cessa de diviser les deux peuples. Cependant, malgré cette séparation complète depuis deux mille deux cents ans, le Pentateuque des Samaritains est essentiellement conforme à celui que nous tenons des Juifs.

<sup>1</sup> P. 443.

En 1616, un savant italien, Piétro Della Valle, se procura un exemplaire de ce Pentateuque et il fut publié pour la première fois par le P. Marin, dans la Polyglotte de Le Jay.

“ Lors de la captivité de Babylone, raconte M. Poujoulat, les Israélites, trouvant plus à leur gré les caractères chaldéens, abandonnèrent les leurs pour prendre ceux des peuples des rives de l'Euphrate. C'est comme si on voulait écrire la langue turque avec des caractères français ; la langue ne change pas, mais les caractères seulement. Les Samaritains, ennemis déclarés des Juifs, ne voulurent point admettre ces caractères étrangers dans la langue hébraïque. Nous savons par des hommes versés dans la connaissance de cette langue, et même par des rabbins, qu'il n'y a aucune différence entre la Bible écrite en caractères chaldéens, c'est-à-dire celle que nous avons, et la Bible des Samaritains. Les arguments des ennemis de la vérité sainte tombent devant la parfaite conformité des deux Bibles écrites en caractères différents. La conservation du Pentateuque Samaritain nous paraît donc toute providentielle. ”<sup>1</sup>

Ayant ainsi satisfait notre curiosité, nous primes congé du prêtre Samaritain, après lui avoir donné le backchiche de rigueur. Pour retourner à nos tentes, nous traversâmes le quartier Samaritain, qui est le plus laid, le plus sale, le plus obscur de tout Naplouse, ce qui n'est pas peu dire. Les Samaritains eux-mêmes, du reste, ne sont ni beaux, ni propres ; ils ont le regard sombre et défiant. Habités à la haine et au mépris de tout le monde, ils regardent avec inquiétude tous ceux qui les abordent. Leur histoire est mystérieuse, leur physionomie l'est également.

Il n'était que huit heures du matin quand nous revînmes à notre campement de Naplouse. Pendant notre visite à la synagogue, les moukres avaient jeté les tentes à bas, plié et ficellé tout le bagage, et s'étaient mis en route avant nous pour Djennine, où nous devons camper ce soir-là. Il ne restait plus au lieu où nous avons passé la nuit, qu'une troupe de lépreux, lesquels, sachant que nous étions allés visiter la Synagogue, attendaient notre retour pour nous demander l'aumône. Nous leur fîmes distribuer quelques piastres par le drogman.

Il est impossible de voir ces malheureux sans se sentir attendri à la vue de l'horrible maladie dont Dieu les a frappés, et sans penser au temps où Jésus-Christ parcourait cette même contrée en guérissant les lépreux sur son passage. Aux portes de presque toutes les villes de Palestine et de Syrie que j'ai visitées, j'ai vu des

<sup>1</sup> Voyage en Orient, p. 237.



troupes de lépreux, accablés de misère et de malpropreté, autant que par la maladie, et demandant l'aumône aux passants, absolument comme du temps du Sauveur. Mais aujourd'hui le Sauveur n'est plus là pour les guérir; la charité chrétienne, qui pourrait les soulager, est presque inconnue ou impuissante sous un gouvernement arriéré, et, hélas! ces malheureux ne connaissent pas même le Dieu qui donne la patience et la résignation dans l'espérance d'une vie meilleure!

.....

E. LEF. DE BELLEFEUILLE.

---

## UNE NUIT DANS UNE SUCRERIE.

---

A la suite de nos longs, de nos pénibles hivers, de cette mort apparente où la nature se trouve ensevelie pendant plus de six mois de l'année, avec quel bonheur nous saluons les premiers beaux jours ! Dans la pauvre chaumière surtout avec quels indécibles sentiments d'allégresse on voit disparaître la neige sous les brûlants baisers du soleil !

Le froid, la faim et la maladie, ces trois hôtes inséparables du pauvre sont venus s'asseoir auprès de son foyer éteint, un quatrième s'est aussi joint à eux, c'est la mort. La grande Faucheuse vient y recueillir sa récolte. Depuis si longtemps on faisait des vœux ardents pour le retour de cet astre bien aimé, qu'on est donc heureux de le revoir !

Chaque jour, on lui donne une tâche à remplir et, le soir, on se félicite ou on murmure suivant que le banc de neige a plus ou moins fondu. Pour le pauvre, voyez-vous, le printemps c'est plus qu'un plaisir, c'est plus qu'un bienfait, c'est un ciel qui s'entr'ouvre !

Mais combien je suis loin de mon sujet !

Parmi tous les plaisirs, parmi toutes les jouissances que le printemps nous donne avec tant de libéralité, il en est peu qui soient plus universellement répandus qu'une fête à la sucrerie.

A la campagne, il est peu de familles qui n'aillent pas y passer une journée et là, tout au désir de s'amuser, on oublie les soucis domestiques. Le goût que je ressentais pour ce délassement était devenu irrésistible pour moi, non plus je ne laissais jamais un printemps s'écouler, sans aller passer une nuit à la sucrerie du père Baptiste.

Quoique un peu naïf, c'était un bon et noble cœur que le père Baptiste. Il était un vieil ami de ma famille et m'avait bien des fois, dans l'enfance, endormi dans ses bras. Il a payé lui aussi, l'inexorable tribut à la nature. En visitant sa tombe, l'année dernière, je lisais sur une pauvre croix de bois cette simple et touchante inscription : " Il fut un honnête homme." Heureux celui qui mérite ce témoignage honorable d'estime que la voix unanime de ses concitoyens lui décerne.

Ce qui me faisait préférer la sucrerie du père Baptiste, ce n'était pas seulement l'accueil toujours si cordial que j'y recevais, mais parce qu'elle se trouvait à une profondeur considérable dans les bois.

Les uns vont au bois pour s'amuser, d'autres y vont pour rêver. Plus la distance qui nous sépare du bruit, du tumulte du monde est grande, plus le lieu est favorable à la rêverie. Telle était la disposition d'esprit dans laquelle je me trouvais un soir, il y a quatre ans, à la sucrerie du père Baptiste.

Etendu sur un lit de sapins, devant un bon feu, mon âme s'abandonnait avec délice aux charmes que le silence des bois faisait naître en moi. Ces forêts primitives, ces arbres séculaires n'avaient ils pas pu être témoins des combats acharnés que nos pères livrèrent autrefois aux féroces indiens : ou bien n'avaient-ils pas pu croître sur un champ de carnage où deux tribus ennemis se rencontrèrent ? Peut-être aussi au retour d'une expédition guerrière, son chef vint-il suspendre ses sanglantes trophées aux branches desséchées de cet arbre, dont l'âge a tari la sève. Et puis à leur balancement au gré des vents, qui ne croirait pas avec Bernardin de St. Pierre, qu'eux aussi, ont une âme sujette comme celle des hommes à l'amour et à la haine ! Qui ne croirait pas voir les âmes de nos devanciers animer ces corps fantastiques ; en écoutant les plaintes, les gémissements du vent, qui ne croirait pas assister encore à ces luttes désespérées dont le sol fut tant de fois ensanglanté.

Absorbé dans ces pensées qu'évoquait l'aspect des lieux, je n'avais jusque là prêté aucune attention à la conversation animée que mon hôte avait entamée avec un *Sucrier* d'une cabane voisine.

— " Pierre, lui disait-il, ne parle pas comme ça : c'est sûr, vois tu, qu'il y a des sorciers et des esprits. A preuve ma jument grise que les lutins ont soignée pendant plus de quinze jours, et qui avait le crin tellement *tressé* que j'ai été obligé de lui en couper pour le démêler.

— " Ta ! ta ! ta ! reprenait Pierre l'esprit fort, histoire de ma grand'mère ! c'te bêtise de croire que les âmes reviennent pour

*dresser* le crin des chevaux, ou bien qu'un homme peut jeter des sorts !”

— “ S'il n'y a pas de sorciers, dis-moi, toi qui es si capable, comment se fait-il qu'un *passant* ait dit à Nicolas Francœur, qui cherchait depuis si longtemps une source sur sa terre, de creuser là qu'il y aurait de l'eau et puisque qu'ça s'est trouvé ?

— “ C'est pas si malin, là où croissent les roseaux, de dire qu'il y a de l'eau : y avait deux ans que je lui prêchais.

— “ Et c't'autre *passant*, qu'a dit à Villeneuve qu'il se souviendrait de lui, et que le lendemain tous ses cochons étaient morts.

— “ Oui, mais faut dire aussi qu'il a trouvé tout auprès une boîte encore à moitié pleine de poison pour les rats.

— “ Ça, ça prouve rien, au contraire, puisqu'ils n'ont vu personne qui soit venu la jeter, c'est bien une preuve certaine que c'était le diable qu'était venu la mettre, puis, comme s'il eut douté de la force de son argument, il ajouta en se levant brusquement : “ Pierre, tu ferais mieux de ne jamais parler de même, autrement il t'arrivera malheur comme à ce pauvre Jean Denis.”

A ces mots la figure de Pierre, jusque là si narquoise, devint toute sérieuse, je crus voir comme un vague sentiment de crainte et d'inquiétude errer sur ses traits : sa voix auparavant railleuse, avait perdu toute l'assurance que lui donnait sa sceptique incrédulité. La conversation se termina là ; ce fut après avoir jeté plus d'un regard inquiet au dehors, s'être assuré qu'aucun bruit ne se faisait entendre, qu'il nous souhaita le bonsoir et qu'il prit en courant le chemin de sa cabane.

Ces mots qui avaient produit une si grande impression sur le voisin Pierre, m'intriguèrent vivement, je résolus d'en savoir plus long. Le père Baptiste était venu s'asseoir à mes côtés, sa tête était baissée et il paraissait plongé dans une profonde rêverie lorsque je lui dis :

— “ Comme ça vous pensez donc que, tôt ou tard, il arrive malheur à ceux qui ne croient pas aux sorciers et aux revenants.

— “ Je crois, répondit-il avec conviction, que le bon Dieu pour punir les hommes qui, dans leur orgueil, traitent de contes de vieilles, de pitié, au récit des prodiges qu'il opère dans sa bonté, pour les hommes simples qui le craignent, permet qu'ils soient les jouets du mauvais esprit, par l'entremise des sorciers, comme la chose est arrivée à Jean Denis.

De plus en plus piqué, je repris : “ Mais voyons, que lui est-il donc arrivé à ce Jean Denis, je parie que vous allez me dire qu'il a vu un feu-follet, ou entendu la chasse-galerie ?

“ Il a vu et entendu plus que cela, monsieur l'incrédule, reprit le père avec pénétration, il a vu le diable en personne.”

Apercevant un sourire que je n'avais pu dissimuler, il ajouta : “ Je vais couler, puis remplir l'autre chaudron et vous raconter cette histoire, vous rirez ensuite si vous voulez.”

J'étais tellement curieux de l'entendre que je m'empressai de l'aider dans ces deux opérations le *remplissage* et le *coulage*, comme on dit en terme de sucrier.

Le travail terminé, le bonhomme après avoir ravivé son feu par trois ou quatre bûches sèches, revint prendre sa place à côté de moi, et commença.

“ Il y a déjà longtemps, de cela, oui, bien longtemps et pourtant je m'en souviens comme d'hier, car dans ma jeunesse je l'ai connu Jean Denis avant son malheur. C'était un beau jeune homme dont plus d'un garçon de son âge était jaloux, parce que plusieurs filles riches lui montraient une préférence bien marquée, et qu'elles n'auraient pas dédaigné de s'appeler Madame Denis.

“ Si vous saviez quel joyeux compagnon il était ! Si vous l'aviez vu danser à nos *bals* à la Ste. Catherine et les jours gras, si vous aviez entendu ses chansons, écouté ses histoires, qui nous faisaient mourir de rire, oh ! oui, et le bonhomme essuya une larme, vous l'eussiez bien aimé vous aussi.

Malheureusement Jean Denis était un de ces hommes comme il n'y en a que trop (et il me lança un regard de travers,) qui ne croient pas au témoignage des autres hommes, et qui ne veulent pas se rendre à l'évidence des faits parce que ça dépasse leur raison. Il était en un mot ce que vous appelez un esprit fort, qui croyait comme tous les autres, que si le bon Dieu voulait faire des miracles, il était tenu en conscience de l'en prévenir. Aussi traitait-il de *fous*, de *radoteurs*, tous ceux qui disaient avoir été témoins de quelques prodiges.

“ C'était en 1810, la récolte avait été bonne et l'hiver s'en ressentit. Tout le temps du carnaval fut une succession de fêtes, que le carême seul vint interrompre.

“ Dans le printemps, je rencontrai Jean Denis, qui me dit : “ Est-ce que tu vas bien vite monter au sucre, Baptiste ? ” Sur ma réponse affirmative, c'est bien, reprit-il, nous en aurons de joyeuses. Quelques jours plus tard j'étais installé dans ma cabane à sucre, et lui, avec son frère Paul, avait pris possession de la leur.

“ Pendant les premiers temps tout alla pour le mieux, j'allais tous les jours fumer la pipe chez les deux frères, dont la sucrerie avoisinait la mienne, et le soir ils venaient veiller avec moi.

“ Puis, quand j'avais fait du sirop, j'allais les inviter à venir man-

ger la *tire*. Eux de leur côté ne manquaient jamais de m'avertir quand le sucre était prêt.

“ Un jour que Paul était allé en *tournée* pour recueillir l'eau, et que Jean faisait bouillir, un étranger se présenta à la porte de la cabane. Sa figure ne parlait pas beaucoup en sa faveur. Ses yeux, toujours en mouvement, avait quelque chose de farouche, ses joues étaient creuses et d'une teinte jaunâtre; ses cheveux venaient presque se réunir à deux épais sourcils : sa barbe touffue n'avait pas été coupée depuis longtemps; enfin ses vêtements étaient en lambeaux. Malgré tout ce que sa mine avait de repoussant, Jean Denis l'invita poliment d'entrer. C'était à l'heure du dîner, il lui proposa de prendre part au repas, ce que l'étranger fit sans façon. Mais bientôt mon ami remarqua que les allures de cet homme étaient étranges.

“ Quoiqu'il lui eût plusieurs fois adressé la parole, l'inconnu se contenta de hausser les épaules et ne daignait pas même lui répondre.

“ Il dévorait les aliments avec une incroyable voracité, et Jean remarqua de plus qu'il maudissait chaque bouchée qu'il prenait. Bref, ce qui eût pu servir amplement au dîner de quatre personnes, ne parut qu'à peine assouvir sa faim. Quand il eût fini, il repoussa grossièrement du pied les aliments. Il prit ensuite un énorme pain de sucre qu'il mangea en moins de temps que je n'en mets à vous le dire : il en coula un second dans sa poche, et se disposait à en faire autant d'un troisième, lorsque mon ami intervint : *Halte-là, mon brave*, lui dit-il, *il paraît qu'on ne se contente pas de manger, mais qu'on voudrait encore se charger; gardez ce que vous venez de prendre, mais je vous prie d'aller compléter votre charge ailleurs.*”

“ A ces mots qu'il n'était sans doute pas habitué d'entendre, l'inconnu se leva précipitamment, ses yeux lançaient des éclairs, je veux, dit-il, ce pain de sucre et je l'aurai : puis il avança la main pour le prendre. Jean Denis s'était aussi levé, il le repoussa par un brusque mouvement, et le somma de sortir. La fureur de l'inconnu ne connut alors plus de bornes, ses yeux s'injectèrent de sang, ses muscles se crispèrent, sa figure devint horrible. Saisissant un poignard qu'il avait à son côté, il s'élança sur Denis. Heureusement celui-ci avait la main sûre et le poignet solide; avant que le misérable eut fait un pas, un coup de poing pesant cinq cents livres l'avait étendu par terre, d'un tour de main, il fut désarmé; puis le saisissant par un bras et une jambe, il le rua hors de la cabane. Quand Paul revint de sa *tournée* quelques instants après, l'inconnu, encore tout étincelant de rage, se relevait en maudissant et jurant

que le soir même on se souviendrait de lui, puis il prit le chemin du bois. J'arrivai sur ces entrefaites et Jean Denis encore tout ému nous raconta ce qui était arrivé.

“ Cependant le reste de la journée se passa comme d'ordinaire. Les deux frères vinrent suivant leur coutume veiller chez moi, nous passâmes une joyeuse soirée, dont l'incident de la journée fit en bonne partie les frais. Vers dix heures, ils partirent ; quant à moi, après avoir fait un bon feu, fatigué par la besogne qui avait été très rude, je m'étendis sur mon lit et ne tardai pas à m'endormir profondément. De retour à la cabane, Paul, que les travaux de la journée, dans la neige et l'eau à moitié jambes, avaient épuisé, se coucha et bientôt il tomba dans un véritable sommeil léthargique. Jean devait veiller et faire bouillir.

“ Vers onze heures et demie, il était dans un état de demi-sommeil, repassant dans son esprit les événements de la journée, lorsque les allures de l'étranger lui revinrent à l'idée. Son appétit vorace, ses manières extraordinaires, sa figure repoussante, mais par-dessus tout, ses blasphèmes et ses menaces auxquels il n'avait pas d'abord prêté une grande attention, produisirent une vive impression sur son esprit. Un malaise inexprimable ne tarda pas à s'emparer de lui : en vain essayait-il de la chasser de sa pensée, la figure hideuse et vengeresse de l'inconnu le poursuivait sans cesse.

“ Tout à coup, il lui sembla entendre marcher autour de lui et comme le craquement de branches sèches sous les pas d'un homme. D'un bond il fut debout ; saisissant une hache, il s'élança dehors en poussant un vigoureux qui vive. Après avoir fait plusieurs fois le tour de la cabane, et n'avoir rien pu découvrir, il revint se mettre à la même place, et croyant s'être trompé, il ne tarda pas à tomber dans cet état de somnolence, où l'âme est en suspens entre le sommeil et la veille. Cependant le ciel, si serein auparavant, s'était brusquement obscurci ; déjà de gros nuages précurseurs, de la tempête, roulaient dans l'espace, poussés par un gros vent. Paul dormait toujours profondément.

“ Jean Denis fut bientôt tiré de son état de torpeur par une épouvantable *sorcière de vent*. Ce n'était pas cette voix si grave, si majestueuse qu'on aime tant à entendre au milieu des bois ; c'était des bourrasques effroyables dont la cabane était ébranlée, c'étaient des cris tumultueux, des sifflements aigus, d'immenses clameurs, puis des plaintes, des gémissements. Tantôt on eût dit des sourds mugissements d'une mer en furie, tantôt des bruits secs et saccadés comme les éclats de la foudre ; parfois une rafale venait faire tourbillonner le feu, alors la fumée montait en spirale, elle

s'élevait en colonne, se tordait sous l'étreinte du vent, puis avant que de s'échapper, elle rampait au plafond de la cabane, on eût dit les ondulations d'un reptile. Jean Denis ne put se défendre d'un vague sentiment de terreur ; une angoisse indicible le saisit bientôt. Chaque objet qui l'entourait sembla prendre une transformation subite, l'un la forme d'un animal immonde, l'autre celle d'une main fantastique.

“ Il essaya d'éveiller son frère en le secouant fortement, mais Paul ne bougea pas ; un sommeil de plomb pesait sur lui. Alors un frisson mortel, une sueur glacée parcoururent ses membres, il voulut appeler au secours, mais sa voix expira avant que d'arriver à ses lèvres. Au même instant, dans une bourrasque plus violente, plus terrible que toutes les autres, un affreux ricanement se fit entendre autour de lui. Jean Denis leva la tête, mais ses cheveux se dressèrent d'épouvante ; dans un tourbillon de fumée, il avait aperçu là (dans l'ouverture pratiquée au milieu du toit pour la laisser passer,) il avait aperçu, dis-je, la figure formidable de son inconnu. Cette fois ce n'était plus la colère qui la rendait hideuse et repoussante, c'était une joie diabolique, un rire qui ne pouvait venir que de Satan.

“ Jean Denis voulut tenter un dernier effort pour réveiller son frère, il le secoua de toutes ses forces, l'appela d'une voix suppliante et désespérée ; mais en vain. Paul resta immobile, un cri qui lui sembla être un cri de détresse, seul lui répondit du haut de la cabane. Il y eut un moment de silence, l'apparition avait disparu ; bientôt un sourd grognement se fit entendre auprès de lui. Denis jeta les yeux de ce côté ; à deux pas de lui, dans la porte, un monstre se tenait debout sur son train d'arrière pendant que ses pattes de devant armées de griffes s'avançaient vers lui comme si elles eussent voulu le saisir. Ses yeux étaient comme deux tisons ardents, sa gueule ouverte d'une manière démesurée, laissait voir une double rangée de dents formidables. Dans un suprême et dernier transport de frayeur, Jean voulut saisir le fusil qui était à deux pas de lui, mais il ne put pas imprimer le plus léger mouvement à son bras paralysé qui pendait le long de son corps ; il voulut fuir, mais ses pieds semblaient cloués au sol ; il tenta un dernier effort pour appeler, mais sa langue ne put articuler un seul mot. Bientôt il sentit sur son visage le souffle brûlant du monstre qui exprimait sa joie par de petits cris, il sentit ses épaules pressées comme dans un étai, et les griffes lui entrer dans les chairs. Il avait fermé les yeux, il les rouvrit, mais ce fut pour les refermer aussitôt ; c'en était fait, le monstre allait lui broyer la tête dans ses puissantes mâchoires.



“ Soudain un éclair illumina la cabane, une explosion suivie d'un affreux hurlement se fit entendre. Jean Denis éprouva une violente secousse, il crut voir un gouffre à ses pieds et il se sentit tomber ; à bout de force, il avait perdu connaissance.

“ Cependant, l'ouragan avait aussi passé chez moi, mais dès le début, la grande voix de la tempête m'avait éveillé, quelque effort que je fis pour me rendormir, je ne pus y réussir, inutilement je me roulais sur ma couche : je sentais là (et le brave homme se frappa la poitrine,) comme un malaise, comme une *masse* qui m'étouffait ; j'avais le pressentiment que quelque malheur allait arriver : j'avais raison.

“ Tout à coup, dans un *acalmi*, je crus entendre une voix qui appelait au secours, je prêtai l'oreille ; mais rien, l'ouragan paraissait redoubler d'intensité. Pensant m'être trompé, j'essayai de nouveau à me rendormir ; mais, dans un second *acalmi*, un cri plus fort, plus déchirant que le premier, une de ces plaintes qui vont à l'âme, se fit entendre distinctement dans la direction de la cabane des deux frères. Cette fois je ne m'étais pas trompé ; je m'élançai vers l'endroit d'où partait la voix, et malgré la couche épaisse de neige, malgré les arbres que la tempête avait déracinés et jetés sur mon chemin, en deux minutes je fus à la cabane de mes amis. Avant que d'y arriver une voix plaintive bien différente de celle de Paul parvint à mon oreille, mais je me gardai bien de m'y arrêter, c'était sans doute celle du mauvais esprit qui voulait m'empêcher de porter secours. Si par malheur je l'avais suivie, elle m'aurait conduit bien sûr dans quelque place dangereuse, comme font les feu-follets et j'y serais bien probablement péri. Je passai outre et j'entrai. Mais jugez de mon horreur, Paul debout, son fusil nouvellement déchargé dans ses mains, se tordait les bras avec désespoir et continuait à appeler au secours. Jean, étendu par terre, la figure violette, les yeux sortis de leur orbit., l'écume à la bouche, la langue serrée entre les dents, la respiration halletante, semblait prêt à rendre le dernier soupir. Croyant qu'il avait été atteint par le fusil de Paul, j'ouvris sa chemise, le sang coulait effectivement par deux déchirures qu'il avait aux épaules, je déchirai mon mouchoir que je trempai dans l'eau froide et l'appliquai pour étancher le sang.

“ Pendant que je secouais son frère, Paul s'était peu à peu calmé. A son agitation avait succédé un état de torpeur et d'accablement ; les bras croisés sur la poitrine, il regardait son frère avec égarement et désespoir. Je me gardai alors de lui poser aucune question, crainte d'aggraver sa douleur, enfin ses yeux se mouillèrent, il put pleurer abondamment, ses larmes le soula-

gèrent. Bref, je passai la nuit auprès d'eux, donnant mes soins à l'un, offrant à l'autre quelques consolations. Ce ne fut que vers le matin et tout en préparant une *traine* pour transporter Jean Denis, dont l'état ne s'était pas amélioré, que Paul m'apprit, qu'éveillé par un cri déchirant, il avait vu une bête énorme sur le point de dévorer son frère. Vous savez le reste.

" Toutefois, je cherchai tout autour de la cabane pour voir si je n'apercevrais pas les pistes de quelque animal sauvage ; ce fut inutilement. Une seule trace de sang partant du dedans et conduisant au dehors allait se perdre dans les sentiers de la forêt, cachée qu'elle était par la neige que la tempête avait amassée.

" Paul et moi nous fîmes un bon lit sur la *traine* du mieux qu'il nous fut possible avec nos habits et nos couvertes, et après avoir déposé Jean Denis, nous nous acheminâmes vers les habitations qui étaient dans ce temps là plus éloignées qu'elles ne le sont aujourd'hui.

" Le soir, lorsque nous arrivâmes à la maison, la rumeur s'était déjà répandue. Tous les parents et amis nous attendaient dans la plus grande consternation. Sa pauvre mère surtout, oh ! elle je crus qu'elle allait en mourir, mais la douleur ne fait pas mourir, ajouta-il, comme se parlant à lui-même, car il y a longtemps qu'elle serait morte.

" Je passai quinze jours auprès du lit de mon malheureux ami, le veillant jour et nuit, et pendant ce temps il n'eut pas une heure de connaissance.

" Enfin la seizième journée nous eûmes quelque espérance, il prit un peu de forces et son état parut s'améliorer ; mais nous ne tardâmes pas à nous apercevoir avec désespoir que l'infortuné avait perdu l'esprit."

A ces pénibles souvenirs, le père Baptiste laissa tomber avec accablement sa tête dans ses deux mains. Je respectai sa douleur. Après qu'il se fut un peu calmé, je repris : " Est-ce qu'il n'a jamais recouvré sa raison depuis ? "

" Oui, deux ans après, au retour d'un vœu que sa mère avait fait à la bonne Ste. Anne.

" Je fis appeler M. le curé, et en présence de sa famille et de moi, il nous raconta la chose telle que je viens de vous la dire. Il eut à la suite un accès de la maladie que le docteur appelle " épilepsie," et depuis on n'a jamais pu en tirer une parole."

Vous l'avouerez-je, l'histoire du père Baptiste m'avait vivement impressionné ; il était sorti un instant, le feu ne jetait plus dans la cabane qu'une lueur sombre et vacillante, déjà deux ou trois fois il m'avait semblé entendre au-dessus de ma tête un cri lugubre :

ce cri fut répété une troisième fois, je frémis involontairement. Par précaution, je coulai furtivement, ne voulant pas paraître avoir peur, deux balles dans mon fusil, mais je ne pus pas le faire tellement vite, qu'en entrant le père Baptiste s'en aperçut et, comme devinant ma pensée, il me dit d'un ton léger : " Vous êtes bien heureux, vous autres de ne rien craindre : pour moi, je vous le déclare, les cris de ce hibou que l'odeur du cuir qui vient de tomber dans le feu a attiré, me font frayer." Je le regardai en face, ses yeux pétillaient de malice et, je l'avoue une seconde fois, je me trouvai déconcerté et tout honteux.

Pendant ce temps, tout en parlant, il avait rallumé le feu dont la flamme brillait plus vive que jamais ; la tire était cuite, nous primes un bon réveillon, puis je m'étendis sur mon lit, mais je fus longtemps avant que de pouvoir fermer l'œil. Jean Denis, l'inconnu, le monstre me revenaient continuellement à l'esprit. Enfin, vers le matin je m'endormis, la main toutefois sur mon fusil.

Quand je m'éveillai le soleil était haut, le temps était magnifique ; les oiseaux chantaient, les sucriers des cabanes voisines avaient eux aussi entonné leurs gais refrains, la hache des bucheurs des sucreries voisines tombait en cadence, des canards sauvages se baignaient dans un petit lac en face à quelques centaines de pas de la cabane ; le père Baptiste était déjà parti pour sa tournée du matin. Ce fut avec regret que je me séparai de ce gracieux paysage.

Rendu aux habitations, je me fis montrer la demeure de Jean Denis, et j'y entrai sous prétexte d'allumer. Il était sur le perron de la porte, à demi couché dans une longue chaise, chauffant au soleil du printemps ses membres décharnés et amaigris, sa figure était encore belle, quoiqu'elle eût perdu toute expression, ses cheveux avaient blanchi, ses yeux étaient ouverts d'une manière étonnée et malade.

" N'avez-vous jamais pu éclaircir le mystère de ce triste événement, demandai-je à une respectable vieille dont l'air triste et résigné me fit supposer qu'elle était sa mère ? "

" — Jamais d'une manière bien complète ; mais un ours énorme a été trouvé mort à une vingtaine d'arpents de la cabane, il avait la poitrine traversée d'une balle.

" — Et l'inconnu, hazardai-je ?

" — Chose étonnante, reprit elle, l'inconnu lui aussi a été trouvé mort à une petite distance de la cabane, il avait la poitrine toute déchirée et la tête broyée. Puis elle ajouta pieusement : Puisse le bon Dieu lui avoir pardonné comme nous lui pardonnons ! "

Ces dernières paroles de l'excellente vieille, m'expliquèrent par-

faitement la merveilleuse histoire du père Baptiste. Des idées de vengeance avaient sans doute conduit l'étranger à la cabane des deux frères où un ours l'avait suivi. Il fut lui-même sans doute effrayé de cette rencontre, delà ce cri qui ressemblait à un cri de détresse qu'avait entendu Baptiste. Quoique l'ours ne soit pas ordinairement carnassier, l'on sait que le long jeûne de l'hiver les rend quelquefois très féroces, or celui-ci devenu encore plus furieux par sa blessure avait rencontré l'inconnu qui fuyait lui aussi et l'avait dévoré ? de là encore cette voix que le brave père Baptiste prenait pour celle du mauvais-esprit.

A part de la tempête, la peur avait fait le reste sur Jean Denis.

C. DEGUISE.

---

## CHRONIQUE DU MOIS.

---

Le délai fixé par le Traité de Francfort pour les habitants des provinces annexées qui désirent opter pour la nationalité française est expiré. Ainsi le pays conquis se trouve définitivement prussifié. La grande tragédie teutonique vient d'avoir son exode lugubre. Ainsi l'Alsace et la Lorraine sont bien et dûment englobées et enserrées dans l'Empire Allemand par un cercle d'armées qui insultent aux vaincus, par un cercle de lois qui annoncent un régime oppressif, par un cercle de fortifications qui s'érigent menaçantes en face de la France. Jamais la démarcation ne fut plus complète et plus nettement dessinée.

L'article du traité relatif à l'option a été fait avec une rare sévérité et au mépris des plus beaux sentiments qui honorent la nature humaine. Tout français des provinces conquises qui déclare opter pour la nationalité française est frappé d'ostracisme. Il doit quitter ses pénates, dire adieu aux lieux où dorment ses ancêtres, s'éloigner de tout ce qui lui est cher, et chercher ailleurs une patrie. Il faut qu'il fasse tous ces sacrifices s'il ne veut pas être considéré et traité comme allemand, s'il ne veut pas être inscrit sur les listes de conscription allemandes et s'exposer peut-être à faire plus tard le coup de feu contre ses compatriotes de France.

Aussi l'émigration s'effectue sur une échelle considérable. Villes, villages et campagnes se dépeuplent à vue d'œil. Les défilés des Vosges et toutes les routes qui mènent aux frontières de France sont sillonnés par un grand nombre de chariots chargés de meubles. Ils sont nombreux ceux qui, de toute classe, de tout âge et de tout sexe, fuient l'oppression allemande et ne veulent pas vivre sous une atmosphère où flotte insolemment un drapeau détesté. On peut dire que tous les jeunes gens, sans exception aucune, ont quitté le sol natal pour éviter le service militaire prussien. Et

voilà la France qui accueille avec sollicitude ces milliers de familles que les malheurs de la dernière guerre lui ont arrachées violemment. Et voilà comment l'Allemagne réalise son unité en faisant le désert autour d'elle.

Ce serait se leurrer étrangement que d'espérer que les Alsaciens-Lorrains qui n'émigrent pas s'habitueront facilement à supporter le joug allemand. Il semble que leur haine contre les vainqueurs prend des racines de plus en plus profondes et que leur amour pour la patrie perdue s'accroît en proportion. Ils s'ingénient de toutes manières et en toutes occasions à le manifester. Quelques rubans, quelques fleurs disposés en forme de drapeau tricolore, tout l'indique ; tout, leurs démarches, leurs regards, leurs démonstrations publiques à certains anniversaires de deuil, leurs abstentions aux assemblées tudesques, leur silence même en certaines occurrences. On croirait que chacun a le mot-d'ordre et cependant tout est spontanéité.

Sous ces circonstances, comment M. de Bismark et son Empereur Teuton peuvent-ils se réjouir de leur conquête ? Où ils voulaient compléter une unité qui n'est que trop factice, ils ont établi une guerre morale et sociale en permanence. Ils auront beau construire des remparts nouveaux, ériger de nouvelles forteresses, braquer des milliers de canons, jamais ils ne pourront extirper les sentiments de répulsion constants et implacables que les Alsaciens-Lorrains éprouvent envers eux.

O grand et glorieux Empire d'Allemagne ! L'enivrement de la victoire lui donne le vertige. S'il faut en croire ses écrivains, là se trouve le plus puissant et le plus vertueux de tous les peuples ; là le règne de l'Eden a fleuri ; là tout est joie, allégresse, abondance, rajeunissement, là se trouvent les plus belles intelligences du monde ; là se trouve la nation-modèle et le foyer qui doit jeter ses rayons pénétrants à tous les humains. Et cependant ce pays de cocagne, qui devrait être le plus attrayant entre tous, est celui entre tous qui est le plus ravagé par l'émigration à tel point que les autorités menacent de prendre des mesures de rigueur contre ceux qui désirent quitter ce paradis terrestre. Trop de bonheur offusque ; et voilà comment les Allemands s'en vont par milliers chercher sur les terres d'Amérique un repos que la gloire ne peut leur donner, et une fortune qu'ils n'ont fait pour la plupart qu'entrevoir au passage lorsque la France payait sa rançon.

Or voici l'opinion que s'est formée un journal allemand, la *Gazette d'Augsbourg*, au sujet du grand Empire : — "La France paye des milliards ; c'est l'Allemagne qui les reçoit. Paris n'éprouve cependant pas de manque de numéraire ; les affaires prospèrent,

en Allemagne, partout l'argent se fait de plus en plus rare ; le commerce et l'industrie en souffrent terriblement. La France travaille sérieusement à sa réorganisation ; en Allemagne, on ne finit pas de célébrer triomphes et fêtes. Cela ne s'est jamais vu, dirait Ben-Akiba. Une épouvantable crise financière approche en Allemagne. A Berlin, où, depuis deux ans, l'agiotage et les spéculations véreuses ont dépassé tout ce qu'on a vu en France sous le second empire, ce sera une calamité publique. ”

\*  
\*  
.

Si l'émigration et l'agiotage sont une cause de faiblesse pour l'Allemagne, la persécution religieuse qui vient d'y être inaugurée et légalisée sera certainement une cause de ruine. La loi passée au Reichstag a commencé à être exécutée. Les Jésuites et les Rédemptoristes ont été chassés. Les autres ministres du culte catholique sont tenus continuellement en alerte ; car la moindre chose qu'ils feraient contre le bon plaisir des autorités les mettraient sous le coup de cette loi inique de proscription. La presse catholique elle-même est muselée.

Pourquoi toutes ces mesures extrêmes ? Le clergé catholique s'est-il jamais insurgé contre l'autorité civile du gouvernement ? A-t-il conspiré contre l'intérêt de l'Empire et fomenté des troubles ? Rien de cela. La raison déterminante que donnent les persécuteurs est que l'Eglise Catholique est l'ennemie du gouvernement ; et sur ce chef d'accusation on décrète contre elle une loi inique et barbare. “ Un empire qui en est là à ses débuts, dit un célèbre écrivain catholique, et qui après avoir violé les droits de tous, entreprend de violer les droits de Dieu, ne peut pas se promettre un avenir. Il a contre lui le courant des choses humaines, l'éternelle justice et les lois de l'histoire, et si nous ajoutons que les deux hommes qui représentent ce système sont au déclin de la vie, vous comprendrez mieux la fragilité du nouvel empire d'Allemagne. ”

Guillaume et Victor-Emmanuel méritent d'être accouplés sur le même pilori. Tous deux envahisseurs et consacrant également la maxime de la force brutale, tous deux également rapaces et ambitieux ; tous deux préparant l'avènement de la révolution qui les renversera ; tous deux également persécuteurs de l'Eglise Catholique : les traits de ressemblance ne leur manquent pas.

C'est, plus que jamais, l'heure du déchaînement des passions humaines contre notre religion ; c'est l'heure des persécutions qui purifient et fortifient l'Eglise. Et le jour viendra, bientôt

peut-être, où l'œuvre de ces deux brigands de l'Europe ne servira qu'à rendre plus éclatant le triomphe du catholicisme.

\* \*  
\*  
.

A mesure que le temps des élections présidentielles aux Etats-Unis approche, les esprits se maintiennent dans un état d'effervescence de plus en plus grand. La bataille est générale dans les divers Etats. Si on juge du résultat final par les apparences du jour, le parti actuellement au pouvoir a grande chance de s'y maintenir, et Grant peut espérer sérieusement d'être réélu. Jusqu'à ce jour les Républicains sont en majorité ; et pour la conquérir la coalition libérale-démocratique aura à faire des efforts considérables.

Les élections de la Pennsylvanie, qui ont donné une majorité de trente mille voix en faveur de la continuation du régime actuel, ont jeté quelque temps le désarroi dans le camp des partisans de Greeley. Ce fut presque une panique. Mais personne n'a encore jeté ses armes et songé à laisser le terrain libre. Au contraire, on se rallie, on s'exhorte, on se prépare à courir de nouveau dans la mêlée. Les présidents de comités libéraux et démocratiques lancent des proclamations brûlantes destinées à ranimer et fortifier le zèle de tous ceux qui travaillent au renversement de Grant. Ils appellent le résultat des élections en Pennsylvanie "*la catastrophe politique la plus effrayante qui ait jamais eu lieu en ce pays*. Si le système, disent-ils, qui a produit cette catastrophe est accepté par le peuple et imposé aux autres Etats, c'en est fait de la liberté en Amérique."

En ce temps de convulsions politiques, il n'y a aucun doute que le parti au pouvoir puise une grande partie de sa force du système de centralisation. Il fait bon en temps d'élection de tenir les fils qui font mouvoir les rouages administratifs de tous les Etats de la Grande République. Il fait bon de pouvoir manœuvrer et régler dans toutes les directions, au nord comme au sud, à l'est comme à l'ouest.

En fait, c'est sur le principe centralisateur que repose le parti républicain. Et ce que veut le parti démocrate c'est la décentralisation, ou plutôt l'autonomie et l'indépendance de chaque Etat sur toutes les questions purement locales. Les différends qui existent entre ces deux partis ne reposent plus guères actuellement que sur ces deux systèmes.

Grâce à la centralisation, le Président Grant exerce aujourd'hui



une puissance presque dictatoriale qui lui permet de contrôler les suffrages et de poser des entraves à cette liberté dont les américains sont si jaloux.

Aussi, en présence de la corruption qui se pratique sur une grande échelle et des abus qui se commettent, a-t-on commencé à jeter le cri d'alarme. On se dit que les institutions républicaines périssent, que le pays se trouve en pleine oligarchie et s'achemine graduellement vers la monarchie.

“ La politique de ce temps nous offre vraiment un étonnant spectacle. Au-delà de l'Océan, la France monarchique se transforme en République par le concours plus ou moins libre et volontaire des royalistes eux-mêmes; l'Amérique républicaine au contraire s'achemine vers la monarchie sous l'impulsion plus ou moins aveugle et irréfléchie des républicains eux-mêmes; la première est éclairée par l'adversité, la seconde éblouie par la prospérité. On peut invoquer les préceptes et se réfugier dans les sophismes, mais le vieil enfant terrible du parti républicain a nettement posé la monarchie et, si le peuple n'avise, elle sortira un jour, armée de pied en cap, de l'œuf présidentiel.”

C'est un journal américain qui a osé écrire cela. Quoi de plus inconséquent et de plus aveugle que la politique. Les actions marchent trop souvent en désaccord avec les principes. On se cramponne à tout prix aux marches du pouvoir, et il se trouve que ceux qui ont chanté la liberté à son de trompette sont ceux-là même qui l'enchaînent le plus volontiers.

EUSTACHE PRUD'HOMME.

Montréal, 21 octobre 1872.

---